

# L'HÉRITIER DE RIEN

Studio Pink

ÉDITION FUSIANIMA

# L'Héritier de Rien

*Par Studio Pink*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : La Tour de Verre	4
Chapitre 2 : L'Étincelle Improbable	10
Chapitre 3 : Le Masque se Fissure	16
Chapitre 4 : L'Attraction Interdite	22
Chapitre 5 : Le Premier Baiser	29
Chapitre 6 : Le Poids des Secrets	34
Chapitre 7 : L'Affrontement des Mondes	40
Chapitre 8 : L'Ultimatum	47
Chapitre 9 : La Rupture Nécessaire	55
Chapitre 10 : Le Sacrifice	62
Chapitre 11 : Le Retour à l'Essentiel	69
Chapitre 12 : L'Épreuve du Réel	75
Chapitre 13 : Le Pardon Familial	81
Chapitre 14 : L'Héritage du Cœur	87
Chapitre 15 : L'Aube Nouvelle	93

# Chapitre 1

## La Tour de Verre

### CHAPITRE 1 : LA TOUR DE VERRE

Le soixante-quatrième étage ne tremblait jamais. C'était une prouesse architecturale, une insulte aux vents hurlants qui griffaient les parois de verre de la tour Obsidian. À cette hauteur, Paris n'était plus une ville, mais un circuit imprimé, une grille de lumières froides et de pulsations électriques.

Silas se tenait debout, pieds nus sur le marbre chauffé, un verre de cristal à la main. L'eau minérale, puisée à des profondeurs absurdes dans les glaciers islandais, n'avait aucun goût. C'était précisément ce qu'il aimait : l'absence. La pureté du rien.

Il approcha son front de la vitre. Le contact fut un choc thermique, une brûlure glacée qui lui rappela qu'il possédait encore des nerfs. En bas, les gens se battaient pour des places de parking, pour des fins de mois, pour des amours frelatés. Ici, le silence avait une odeur. Celle de l'ozone, du cuir de Cordoue et du parfum sur-mesure qu'il portait — une fragrance de cèdre brûlé et de métal froid qui ne laissait aucune trace de son humanité.

Il était l'Héritier de Rien. Ou plutôt, l'héritier de tout ce qui ne compte pas.

— Monsieur est attendu au gala de la Fondation.

La voix de Marcus, son intendant, glissa sur les murs lisses sans accrocher. Marcus était l'ombre parfaite : discret, efficace, et probablement dépourvu d'âme, lui aussi. Silas ne se retourna pas. Il observait son propre reflet superposé aux lumières de la

tour Eiffel. Ses yeux gris semblaient translucides, deux perles de verre perdues dans un visage trop parfait pour être honnête.

— Je n'y vais pas, Marcus.

— Votre père a insisté. Le contrat avec le groupe Hestia dépend de votre présence. Vous êtes le visage de la continuité, Monsieur.

Silas esquissa un sourire qui ne monta pas jusqu'à son regard.

— Mon visage est un masque de cire, Marcus. Si je m'approche trop près des projecteurs, je vais fondre. Dis-leur que je suis mort. Ou que je dors. C'est à peu près la même chose.

Marcus s'avança de deux pas, ses chaussures de cuir produisant un craquement sec sur le marbre. Il tendit une tablette en carbone.

— Madame Valli a appelé. Trois fois. Elle dit que si vous ne venez pas, elle vendra ses parts au consortium singapourien.

Silas ferma les yeux. L'évocation de sa mère ne provoqua qu'un pincement sec dans sa poitrine, comme une corde de violon qui casse.

— Elle ne le fera pas. Elle aime trop le prestige de son nom. Elle préférerait brûler cet immeuble avec nous à l'intérieur plutôt que de perdre un gramme d'influence.

Il se détourna de la vue et traversa l'immense salon minimaliste. Ses pas ne faisaient aucun bruit. Tout dans cet appartement avait été conçu pour absorber le son, pour étouffer la vie. Les canapés en lin brut, les œuvres d'art conceptuel qui ressemblaient à des tâches de sang séché, les colonnes de verre... C'était un mausolée de luxe.

Il s'arrêta devant un miroir de plain-pied. Il portait une chemise en soie noire, déboutonnée au col. Il passa une main sur son torse, sentant le grain de sa peau. Il se sentait comme un étranger dans son propre corps. Un locataire de passage.

— Marcus ?

— Oui, Monsieur ?

— Est-ce que tu ressens quelque chose ? Là, maintenant ?

L'intendant marqua un temps d'arrêt. Ses yeux sombres sondèrent ceux de Silas.

— Je ressens le besoin de vous voir prêt dans vingt minutes, Monsieur.

— Tu triches, murmura Silas en s'approchant de lui.

Il y avait une tension soudaine dans l'air, une électricité statique qui faisait dresser les poils sur ses bras. Silas envahit l'espace vital de Marcus, une intrusion délibérée, presque brutale. Il sentit l'odeur de l'intendant : un mélange de café noir et d'encaustique. Une odeur de travail. Une odeur de réalité.

Silas leva la main et posa deux doigts sur le pouls de Marcus, au niveau du cou. Le rythme était régulier, métronomique.

— Ton cœur bat, Marcus. C'est fascinant. Le mien me semble n'être qu'une pompe hydraulique bien huilée. Je regarde ce monde et je ne vois que des pixels. Je touche cette soie et je ne sens que du vide.

— C'est le privilège des sommets, Monsieur, répondit Marcus sans reculer d'un millimètre. L'air y est plus rare. On finit par oublier comment respirer normalement.

Silas retira sa main, déçu. La provocation n'avait pas mordu. Rien ne mordait jamais. Il était protégé par une armure de milliards, une cage dorée dont il avait lui-même avalé la clé.

Il retourna vers le bar en onyx et se servit un verre de whisky ambré. L'alcool lui brûla la gorge, une sensation bienvenue. Un ancrage.

— Je me demande ce qui se passerait si je sautais, dit-il d'une voix traînante. Pas

pour mourir, non. Juste pour sentir la vitesse. Pour sentir l'air me déchirer la peau avant de redevenir un simple fait divers au JT de vingt heures.

— Le verre est blindé, Monsieur. Il résisterait à une charge explosive. Vous ne feriez que vous cogner le nez.

Silas laissa échapper un rire bref, un son sec comme un coup de fouet.

— C'est exactement ça. Je suis enfermé dans l'incassable.

Il s'assit sur le rebord d'une table basse en verre, ses yeux dérivant à nouveau vers l'horizon. La déconnexion était totale. Il voyait les voitures comme des fourmis mécaniques. Il savait qu'à l'intérieur, il y avait des drames, des rires, des engueulades, des gens qui rentraient chez eux pour manger des pâtes devant la télé. Il aurait donné la moitié de sa fortune pour ressentir une seule seconde la fatigue d'un ouvrier rentrant de son poste, ou l'adrénaline d'un gamin qui vole une pomme.

Mais il était Silas Valli. Il n'avait besoin de rien voler. On lui déposait tout sur un plateau d'argent, avant même qu'il n'ait le temps de le désirer. Et le désir, comprit-il avec une lucidité amère, est le moteur de la vie. Sans désir, on n'est qu'un objet. Un bel objet de collection, exposé dans une vitrine au-dessus des nuages.

Le téléphone de Silas vibra sur la table. Un message s'afficha, éclairant son visage d'une lueur bleutée.

\*« Où es-tu ? La presse demande si tu es encore en cure de désintoxication. Papa est furieux. Viens. – Chloé. »\*

Sa sœur. La seule qui parvenait encore à percer sa bulle, non par amour, mais par une cruauté partagée. Ils étaient les deux faces d'une même pièce de monnaie démonétisée.

— Marcus, prépare la voiture.

L'intendant ne sourit pas, mais Silas crut déceler un soulagement dans l'inflexion de sa voix.

— La Rolls ou la Bentley, Monsieur ?

— Laquelle est la plus sombre ?

— La Rolls, Monsieur. Noir de jais.

— Parfait. Qu'elle se confonde avec la nuit. Je n'ai aucune envie d'être vu.

Alors qu'il enfilait sa veste de costume, une pièce de haute couture si ajustée qu'elle lui semblait être une seconde peau — une peau morte —, Silas s'arrêta une dernière fois devant la fenêtre.

Il posa sa main à plat contre le verre. De l'autre côté, à des centaines de mètres plus bas, la vie grouillait, sale, bruyante, vibrante. Il sentit une pulsion sauvage l'envahir, une envie de hurler jusqu'à ce que le verre se fissure, jusqu'à ce que le vide l'aspire et le recrache dans le réel.

Mais il ne fit rien. Il ajusta ses boutons de manchette en platine, lissa ses cheveux, et reprit son masque de prince de marbre.

— On y va, dit-il.

Il quitta la pièce sans éteindre les lumières. Dans la tour de verre, tout restait toujours allumé. Pour que le monde sache qu'il y avait quelqu'un, même si à l'intérieur, il n'y avait plus personne depuis longtemps.

En marchant vers l'ascenseur, il frôla une plante tropicale aux feuilles larges et charnues. Il pinça une feuille entre son pouce et son index, serrant jusqu'à ce que la sève s'écoule, verte et collante, sur ses doigts propres. Il regarda la tache un instant, une trace de vie, une blessure minuscule.

Il ne l'essuya pas. Il entra dans l'ascenseur, et la descente commença. Douce.  
Silencieuse. Terrifiante.

# Chapitre 2

## L'Étincelle Improbable

L'ascenseur glissait avec une fluidité écœurante. Pas de secousse, pas de bruit de câbles, juste le battement sourd de son propre cœur contre ses côtes, un métronome déréglé dans une boîte de titane. Adrien regardait les chiffres défiler sur le cadran numérique. 40, 39, 38... Sa vie se mesurait en étages franchis vers le bas.

Sur son index, la sève de la plante tropicale commençait à sécher. Elle était devenue une pellicule sombre, une croûte de vie arrachée qui le brûlait plus sûrement qu'un acide. C'était la seule chose réelle dans ce cube de métal : cette petite souillure verte sur sa peau de porcelaine.

Les portes s'ouvrirent sur le hall de marbre noir. L'air climatisé, filtré et parfumé au thé blanc, l'accueillit avec la politesse glaciale d'un majordome. Il traversa l'immensité du rez-de-chaussée, ses pas résonnant comme des coups de feu sur le sol poli. Dehors, la ville l'attendait.

Il poussa la lourde porte de verre.

L'assaut fut immédiat. L'humidité de la fin de journée lui colla au visage comme une main moite. Il y avait cette odeur caractéristique des métropoles après l'orage : un mélange d'asphalte chaud, de gaz d'échappement et de friture lointaine. C'était sale. C'était violent. C'était exactement ce dont il avait horreur, et ce qu'il cherchait à s'injecter dans les veines pour se sentir exister.

Il refusa d'appeler son chauffeur. Il avait besoin de marcher, de perdre un peu de sa superbe dans le flux des anonymes.

C'est à l'angle de la rue des Martyrs qu'il la vit. Ou plutôt, qu'il la subit.

Elle ne marchait pas, elle fendait la foule comme une étincelle court-circuitant un vieux câble électrique. Elle portait un blouson de cuir trop grand pour elle, élimé aux coudes, et un casque audio d'un jaune criard autour du cou. Elle tenait un carton de pizzas à bout de bras, zigzaguant entre les cadres pressés et les touristes perdus avec une agilité de chat de gouttière.

Adrien ne s'écarta pas assez vite. Ou peut-être qu'inconsciemment, il ne voulait pas s'écarter.

Le choc fut sec. L'épaule d'Adrien heurta la sienne. Le carton de pizza vacilla, glissa, et s'étala par terre dans un bruit de carton mouillé.

— Oh, putain ! lança-t-elle.

Elle s'arrêta net, les mains sur les hanches, fixant le désastre à ses pieds. Adrien, immobile, sentit une décharge monter le long de son bras, une électricité statique qui lui fit dresser les poils de la nuque. Il la regarda.

Elle n'était pas belle au sens où il l'entendait d'ordinaire. Pas de traits lissés par les filtres ou la chirurgie. Elle avait un visage tout en angles, des yeux trop larges, d'un brun de terre brûlée, et une mèche de cheveux bleus qui s'échappait d'un chignon fait à la va-vite avec un crayon à papier.

— Vous ne pouviez pas regarder devant vous, le Prince de Galles ? cracha-t-elle en relevant les yeux vers lui.

Sa voix était un mélange de gravier et de velours. Elle ne recula pas d'un millimètre. Elle ne fut pas impressionnée par la coupe impeccable de son costume à cinq mille

euros, ni par son regard de prédateur blasé. Elle le défiait.

— C'est vous qui couriez comme si vous aviez le feu aux trousses, répondit-il d'une voix monocorde, cherchant à reprendre son masque de marbre.

— J'avais le feu aux trousses. C'est une Regina, monsieur. Ça n'attend pas que les gens de la haute finissent leur promenade digestive.

Elle se baissa pour ramasser le carton. Adrien vit une tache d'encre sur son poignet, un tatouage mal dessiné représentant un croissant de lune. Il y avait aussi de la peinture sous ses ongles. Elle était le chaos incarné. Tout ce qu'il méprisait. Tout ce qui le fascinait.

— Je vais vous la rembourser, dit-il en portant la main à sa poche intérieure pour sortir son portefeuille.

Elle se redressa d'un bond, le carton sous le bras, et laissa échapper un rire bref, un son qui ressemblait à un défi.

— Gardez votre fric. On ne rembourse pas une pizza écrasée, c'est une question de principe. Le destin a décidé qu'elle finirait sur le trottoir, tant pis pour le client.

Elle l'observait maintenant avec une curiosité déplacée. Elle s'approcha d'un pas, entrant dans son espace vital, là où personne n'osait s'aventurer sans y être invité. Adrien sentit son parfum : un mélange d'essence, de menthe poivrée et de quelque chose de plus chaud, de plus organique. L'odeur de la vie sans filtre.

Soudain, elle fronça les sourcils et pointa son doigt vers sa main.

— C'est quoi ça ?

Adrien baissa les yeux. La sève. Elle n'était pas tout à fait sèche.

— Rien, dit-il en refermant le poing. Une plante.

— Vous avez tué une plante ? Elle vous a fait quoi pour que vous la saigniez comme ça ?

— Je ne l'ai pas tuée. J'ai juste... vérifié qu'elle était réelle.

Elle resta silencieuse un instant, le fixant comme s'il était une espèce en voie de disparition ou un patient d'asile particulièrement intéressant. L'espace d'une seconde, le tumulte de la rue sembla s'évanouir. Le cri des klaxons, les néons qui clignotaient, la pluie qui recommençait à tomber en fines aiguilles glacées... tout s'effaça devant le magnétisme absurde de cette fille.

— Vous êtes bizarre, le Prince, murmura-t-elle. On dirait un fantôme qui essaie de se souvenir de comment on fait pour avoir un corps.

Adrien sentit une fissure s'ouvrir dans son armure. Une fêlure minuscule, mais profonde. Personne ne lui parlait ainsi. Personne ne voyait le fantôme.

— Et vous, dit-il, la voix légèrement plus rauque, vous êtes quoi ? La conscience de la rue ?

— Je suis juste quelqu'un qui a faim et qui vient de perdre son pourboire, répondit-elle avec un sourire en coin qui fit briller ses yeux bruns.

Elle fit un pas en arrière, prête à repartir dans son monde de bruits et de fureur.

— Comment vous vous appelez ? demanda-t-il avant de pouvoir s'en empêcher. Sa logique hurlait au scandale, mais son sang, pour la première fois depuis des mois,

battait avec une vigueur nouvelle.

Elle s'arrêta, se retourna, et ajusta son casque jaune sur ses oreilles.

— Pourquoi ? Vous voulez porter plainte auprès de mon syndicat des livreurs de l'ombre ?

— Pour savoir qui m'a traité de fantôme.

Elle eut un petit rire, un son qui resta suspendu dans l'air humide comme une note de musique discordante et parfaite.

— Luce. Comme la lumière, mais en moins poli.

— Adrien.

— Enchantée, Adrien le Fantôme. Un conseil : la prochaine fois, au lieu de torturer les plantes de votre tour d'ivoire, essayez de bouffer une pizza sur un trottoir. Ça rend plus humain.

Elle tourna les talons et s'élança dans la foule, son blouson de cuir s'effaçant rapidement parmi les parapluies sombres.

Adrien resta planté là, au milieu du courant humain qui le bousculait sans ménagement. Il regarda sa main, celle tachée de sève. Il l'ouvrit. La tache était toujours là, mais elle semblait vibrer d'une intensité différente.

Il ne se sentait plus tout à fait en marbre. Il y avait une chaleur diffuse dans sa poitrine, une irritation, une curiosité qui le rongait déjà. C'était une étincelle, improbable et dangereuse, qui venait de mettre le feu à son vide intérieur.

Il reprit sa marche, mais cette fois, il ne regardait plus le sol. Il cherchait une mèche de cheveux bleus dans la grisaille de la ville.

Il venait de comprendre une chose terrifiante : il n'avait aucune intention de remonter dans sa tour de verre de sitôt. Pas tant qu'il n'aurait pas compris comment une Regina écrasée pouvait avoir plus de saveur que toute sa vie de prince héritier.

La pluie redoubla, mais il ne s'en soucia pas. Pour la première fois, il sentait l'eau couler sur sa peau, et ce n'était pas seulement mouillé. C'était vivant.

# Chapitre 3

## Le Masque se Fissure

**\*\*CHAPITRE : LE MASQUE SE FISSURE\*\***

La pluie n'était plus une ennemie. Elle était une texture. Elle s'insinuait sous le col de sa chemise en coton égyptien — une pièce à six cents euros qui, pour la première fois de sa vie, ne lui semblait être qu'un chiffon mouillé collé à sa peau.

Arthur marchait, guidé par une boussole interne qu'il ne se connaissait pas. Ses souliers en cuir de veau s'enfonçaient dans les flaques d'une ruelle sombre où l'odeur de gasoil et de friture remplaçait les parfums ambrés de ses salons feutrés. Il la vit enfin. Un éclat de cobalt dans la pénombre. Elle était assise sur le rebord d'une fenêtre basse, protégée par un auvent de fortune, en train de rouler une cigarette avec une concentration presque religieuse.

La mèche bleue barrait son visage pâle. Autour d'elle, l'air sentait le tabac froid et le bitume chaud.

Il s'arrêta à deux mètres. Il se sentit absurde, planté là dans son costume cintré, comme un astronaute égaré dans une jungle.

— Tu vas attraper une pneumonie, « Votre Altesse ». Ou pire, tu vas ruiner ton brushing.

Elle ne leva pas les yeux, mais un sourire en coin étira ses lèvres. Sa voix était un mélange de gravier et de velours. Elle avait cette façon de ponctuer ses phrases d'une ironie qui agissait sur Arthur comme une décharge électrique.

— Pourquoi tu m’as suivi ? demanda-t-elle enfin en relevant la tête.

Ses yeux étaient d'un gris d'orage, défiants. Arthur ouvrit la main, montrant la tache de sève écrasée, les restes de la Regina qu'il n'avait pas lâchée.

— Je voulais comprendre, dit-il, sa propre voix lui paraissant étrangement rauque. Comment on peut mettre autant de ferveur dans quelque chose d'aussi... insignifiant.

Elle laissa échapper une volute de fumée qui se perdit dans la pluie.

— Insignifiant ? C’est marrant. C’est exactement le mot que j’utiliserais pour décrire ta vie.

Le coup fut direct. Précis. Arthur sentit une pointe d'irritation, ce vieux réflexe de défense de celui qui a toujours eu raison parce qu’il a toujours eu les moyens de faire taire les autres.

— Ma vie pèse plusieurs milliards, Mina. Mon nom est gravé au sommet de trois gratte-ciels.

Elle se leva d'un bond, brisant la distance entre eux. Elle était plus petite, mais son intensité le dominait. Elle sentait la menthe, le papier humide et cette odeur sauvage de liberté qu'il ne parvenait pas à nommer. Elle attrapa le revers de sa veste, là où le tissu était le plus sec.

— Ton nom est gravé sur du verre et de l’acier, Arthur. Mais regarde-toi. Tu es vide. Tu es une magnifique boîte vide, entourée de rubans dorés. Tu n’as jamais eu faim. Tu n’as jamais eu peur. Tu n’as jamais même \*choisi\* la couleur de tes chaussettes sans consulter un putain de conseiller en image.

Elle lâcha le tissu comme s'il l'avait brûlée.

— Tu ne possèdes rien, continua-t-elle, sa voix baissant d'un ton, vibrante. Tu es possédé par ton héritage. Tu es l'esclave le plus riche du monde.

Le silence qui suivit fut plus lourd que le tonnerre au loin. Arthur resta immobile. Les mots de Mina agissaient comme un acide sur le vernis de sa conscience. Il pensa à son agenda réglé à la minute près. À ses fiançailles avec une femme dont il appréciait la lignée mais dont il ignorait le rire. À ses "amis" qui ne voyaient en lui qu'une opportunité d'investissement.

— C'est ce que tu crois ? murmura-t-il, faisant un pas vers elle. Que tout est facile parce que c'est brillant ?

— Je crois que tu ne sais pas ce que ça fait de sentir ton sang battre dans tes tempes autrement que par la rage ou le stress d'un cours de bourse.

Elle tendit la main et, d'un geste hésitant, presque doux, effleura la joue d'Arthur. Ses doigts étaient glacés, mais le contact fut une brûlure. Une détonation sensorielle. Il ferma les yeux, se laissant envahir par cette sensation brute. Le monde de marbre s'effondrait.

— Pourquoi cette fleur ? demanda-t-il, changeant de sujet pour ne pas se noyer. Pourquoi la Regina ?

Mina soupira, son regard s'adoucissant légèrement.

— Parce qu'elle pousse dans les fissures du béton. Parce qu'elle n'a besoin de la permission de personne pour exister. Elle est inutile, elle ne rapporte rien, elle ne sert à rien. Elle est juste... là. Belle par pure insolence.

Arthur regarda la tache sombre sur sa paume. Il pensa à son père, cet homme dont le regard était une sentence, dont la main n'avait jamais été tachée par autre chose que de l'encre de luxe. Il pensa à la tour de verre qui l'attendait, avec sa climatisation parfaite et son silence mortifère.

— Je déteste ma vie, lâcha-t-il soudain.

L'aveu sortit sans filtre, sans cette médiation constante qu'il exerçait sur ses pensées. C'était une fissure. Une vraie.

Mina ne sourit pas. Elle ne se moqua pas. Elle le regarda avec une sorte de pitié qui lui fut plus insupportable que n'importe quelle insulte.

— Alors pourquoi tu y retournes ?

— Je n'ai nulle part d'autre où aller. Je suis l'Héritier. C'est mon identité. Si j'enlève le costume, il reste quoi ?

Elle s'approcha encore, son souffle venant mourir contre son cou. Elle posa sa main sur son cœur, à travers la chemise trempée.

— Il reste un homme qui a peur. Et c'est déjà beaucoup plus intéressant que le prince héritier.

Arthur sentit une tension nouvelle, un désir qui n'était pas seulement charnel, mais une soif d'exister. Il voulait briser quelque chose. Il voulait crier. Il voulait que cette pluie ne s'arrête jamais pour que le luxe de sa vie passée soit définitivement lavé, dissous dans le caniveau.

— Apprends-moi, dit-il, sa main saisissant le poignet de Mina.

— Apprendre quoi ?

— À être insignifiant. À ne rien valoir.

Elle eut un rire bref, un éclat de cristal dans la grisaille.

— Ça coûte cher, Arthur. Beaucoup plus cher que ce que tu as sur ton compte en banque. Tu vas devoir perdre tout ce que tu crois posséder. Tu es prêt à devenir un "rien" ?

Il regarda autour de lui. La ruelle était sale, l'air était âcre, le danger rôdait dans les ombres. Et pourtant, pour la première fois, le décor lui semblait réel. Les couleurs étaient plus saturées, les sons plus profonds. Le masque de perfection qu'il portait depuis sa naissance — ce visage lisse, ces émotions contrôlées, ce cynisme de bon ton — était en train de tomber en morceaux sur le pavé mouillé.

— Je n'ai jamais été aussi prêt, répondit-il.

Il se pencha, son visage à quelques centimètres du sien. Il pouvait voir les minuscules gouttes de pluie suspendues à ses cils bleus. La tension était insoutenable, un arc électrique entre deux mondes que tout opposait.

— Prouve-le, défia Mina dans un souffle.

Arthur ne réfléchit pas. Il ne consulta aucun conseiller. Il n'évalua pas les risques. Il attrapa son téléphone, ce lien ombilical avec son empire, et le jeta d'un geste sec dans une bouche d'égout. Le ploc sourd de l'appareil sombrant dans les eaux usées résonna comme un coup de feu.

Le regard de Mina s'illumina d'une lueur sauvage.

— Bienvenue dans le vide, Altesse.

Elle fit un pas en arrière, l'invitant d'un geste de la main à la suivre dans l'obscurité de la ruelle. Arthur fit le premier pas. Ses chaussures de luxe étaient ruinées, son avenir était un gouffre, et son cœur battait avec une violence qui le terrifiait autant qu'elle le ravissait.

Le masque était brisé. Sous le marbre, il y avait enfin de la chair. Et la chair avait soif de vivre.

# Chapitre 4

## L'Attraction Interdite

### CHAPITRE : L'Attraction Interdite

L'obscurité de la ruelle l'engloutit comme une promesse ou un linceul. Derrière lui, le monde des gratte-ciels de verre, des conseils d'administration et des sourires de façade s'effaçait, gommé par la pluie fine qui transformait les néons de la ville en taches d'aquarelle floues. Devant lui, il n'y avait que le balancement des hanches de Mina, un rythme métronome qui semblait dicter les battements de son propre cœur.

Arthur marchait dans des flaques d'eau dont il n'aurait jamais soupçonné l'existence. Ses Weston à deux mille euros s'imbibaient d'une boue urbaine, grasse et anonyme. Mais pour la première fois de sa vie, le luxe lui paraissait lourd. Une armure encombrante.

Mina s'arrêta brusquement devant une porte métallique couverte de graffitis. Elle ne se retourna pas immédiatement. Elle resta là, la silhouette découpée par la lueur blafarde d'un lampadaire en fin de vie.

— Tu sens ça ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un murmure rauque qui lui griffa la nuque.

— Quoi ?

— L'absence de bruit. Pas de notifications. Pas de secrétaires. Pas de « Monsieur le Prince ». Juste le vide.

Elle se tourna enfin. Ses cheveux, trempés, collaient à ses tempes. Elle dégageait une odeur de tabac froid, de pluie et quelque chose d'autre, une fragrance musquée, sauvage, qui agissait sur Arthur comme un narcotique.

— Ça fait peur, n'est-ce pas ? reprit-elle en s'approchant.

Elle réduisit l'espace entre eux. Arthur sentit la chaleur monter, une vague de fond qui partait de son ventre pour irradier jusque dans ses doigts. Il aurait dû reculer. Son éducation, chaque fibre de son héritage, lui hurlaient de reprendre le contrôle. Mais ses pieds étaient ancrés dans le bitume, comme si le "vide" dont elle parlait était un aimant.

— C'est terrifiant, admit-il.

Sa propre voix lui parut étrangère. Plus profonde. Moins polie.

Mina posa une main sur son torse. Le contact, même à travers le tissu coûteux de sa chemise en coton égyptien, fut un choc électrique. Elle ne le touchait pas avec la déférence à laquelle il était habitué. Elle le touchait comme on inspecte une marchandise ou comme on défie un adversaire. Ses doigts s'attardèrent sur un bouton de nacre, le faisant rouler sous sa pulpe.

— Tu es une anomalie, Arthur. Un pur-sang égaré dans un abattoir. Pourquoi tu me suis ? On sait tous les deux comment ça finit, ces histoires-là. Les gens comme moi, on finit en bas de page dans les faits divers. Les gens comme toi... vous retournez toujours dans vos tours d'ivoire quand le jeu devient trop réel.

Arthur attrapa son poignet. Ce fut instinctif. Il ne serra pas fort, mais la tension était là, palpable, une corde raide tendue au-dessus d'un gouffre. Le pouls de Mina battait avec une frénésie qui répondait à la sienne.

— Ce n'est pas un jeu, dit-il, les yeux fixés sur les lèvres de la jeune femme. Elles étaient entrouvertes, laissant passer un souffle court.

— Ah non ? Alors c'est quoi ? Une rébellion de gosse de riche ? Tu as jeté ton téléphone, bravo. Et demain ? Quand tu auras faim d'autre chose que d'adrénaline ? Tu vas appeler ton chauffeur pour qu'il vienne te ramasser dans le caniveau ?

— Je n'ai plus de téléphone, Mina. Tu l'as vu tomber.

Elle eut un petit rire sec, mais ses yeux restaient sombres, brûlants. Elle fit un pas de plus. Désormais, ils se touchaient presque sur toute la longueur de leurs corps. Arthur sentait la rigidité de sa propre posture fondre face à la souplesse féline de Mina.

— Tu n'as aucune idée de ce que c'est que d'être personne, murmura-t-elle contre son cou. De ne rien posséder, pas même un nom que les gens respectent.

Elle remonta sa main jusqu'à sa mâchoire. Ses doigts étaient froids, mais là où ils passaient, Arthur avait l'impression d'être brûlé au fer rouge. Il ferma les yeux un instant, savourant ce frisson interdit. L'odeur de Mina l'envahissait, un mélange enivrant qui brouillait ses capacités de raisonnement. Il n'était plus l'héritier d'un empire de plusieurs milliards. Il n'était qu'un homme, réduit à ses sens les plus primaires.

— Alors apprends-le moi, répondit-il en ouvrant les yeux. Apprends-moi à être personne.

Le défi dans son regard la fit vaciller. Pour la première fois, la lueur sauvage dans les yeux de Mina laissa place à une hésitation, une faille. La barrière sociale entre eux — cette muraille invisible faite de diplômes, de comptes en banque et de généalogies — sembla osciller sous le poids de leur désir mutuel.

Elle passa sa main dans la nuque d'Arthur, ses ongles effleurant la naissance de ses cheveux. Arthur sentit un gémissement mourir dans sa gorge. Il posa ses mains sur la taille de Mina, serrant le cuir de son blouson usé. C'était rugueux, réel, loin de la soie et du velours.

— On est de deux mondes différents, Arthur, souffla-t-elle, ses lèvres à quelques millimètres des siennes. Si je te laisse entrer, je te détruirai. Ou tu me détruiras. C'est la seule fin possible pour nous.

— Alors détruisons-nous, répliqua-t-il, sa voix brisée par l'urgence.

L'attraction était devenue une force gravitationnelle. La pluie redoubla d'intensité, mais ils ne la sentaient plus. Ils étaient dans une bulle de chaleur, de sueur et d'attente insupportable. Arthur voyait les battements de la carotide de Mina. Il voyait l'envie, la peur et une passion dévorante se battre derrière ses cils bleus.

Il s'inclina, cherchant le contact, mais elle se déroba au dernier moment, glissant sa tête sur son épaule. Elle ne l'embrassa pas. Pas encore. Elle se contenta de respirer profondément son odeur, comme pour s'imprégner de ce luxe qu'elle méprisait autant qu'elle le désirait.

— Regarde-nous, dit-elle dans un souffle. Le prince et la voyoute. C'est tellement cliché que ça en est insultant.

— Je ne me sens pas très prince en ce moment, Mina.

— Non ?

Elle se recula brusquement, brisant le contact physique, laissant Arthur avec une sensation de vide atroce. Elle ouvrit la porte métallique qui grinça dans un cri de ferraille.

— Monte, ordonna-t-elle.

L'escalier était sombre, étroit, sentant la poussière et le renfermé. Chaque marche était une étape supplémentaire vers l'inconnu. Arthur la suivait, ses yeux rivés sur ses jambes. Il se sentait comme un intrus, un explorateur en terre étrangère, mais l'excitation qui lui parcourait les veines était plus forte que n'importe quelle réussite financière.

Ils arrivèrent sur un palier exigu. Mina sortit une clé, tourna le verrou et le poussa à l'intérieur d'un studio minuscule. L'espace était saturé de livres, de vieux disques et de vêtements jetés au hasard. Mais ce n'était pas le désordre qui frappa Arthur. C'était l'intimité brute de l'endroit. C'était elle, partout.

Elle ferma la porte derrière lui. Le clic du verrou résonna dans le silence soudain.

— Bienvenue chez moi, dit-elle en jetant son blouson sur un fauteuil défoncé. C'est petit, c'est moche, et ça coûte probablement le prix de tes boutons de manchette.

Arthur ne regardait pas l'appartement. Il la regardait, elle. Sous le néon vacillant de la cuisine, elle paraissait plus vulnérable, mais aussi plus dangereuse. Ses vêtements mouillés collaient à sa peau, révélant les courbes que son blouson dissimulait.

— Je m'en fiche, Mina.

Il fit un pas vers elle. Elle ne recula pas. Elle resta là, les bras croisés, le menton levé, mais son souffle était court.

— Tu dis ça parce que tu sais que tu peux partir quand tu veux. Pour toi, c'est une expérience. Une aventure. Pour moi, c'est ma vie.

— Tu penses vraiment que je jetterais tout ce que je possède juste pour une « expérience » ?

Il était devant elle maintenant. Il pouvait voir la petite cicatrice à l'arcade sourcilière qu'il n'avait pas remarquée plus tôt. Il avait envie de poser ses lèvres dessus. Il avait envie de comprendre chaque marque, chaque douleur qui l'avait façonnée.

— Je pense que tu n'as aucune idée de ce que tu fais, Arthur.

— Peut-être. Mais pour la première fois, je sens que je fais quelque chose qui m'appartient.

Il leva la main et, cette fois, il ne demanda pas la permission. Il caressa sa joue du pouce. Sa peau était douce, malgré la rudesse de son ton. Mina ferma les yeux, s'abandonnant un instant au contact. La tension entre eux était devenue si dense qu'elle semblait vibrer dans l'air, une note de musique trop haute, sur le point de briser les vitres.

Leurs passés respectifs, leurs obligations, les scandales qui ne manqueraient pas d'éclater, tout cela semblait appartenir à une autre galaxie. Ici, dans ce studio qui sentait la vie et la lutte, il n'y avait que deux corps attirés l'un vers l'autre par une force que la raison ne pouvait expliquer.

— On ne devrait pas, murmura Mina, même si elle s'appuyait contre sa main.

— Je sais.

— On va tout gâcher.

— Probablement.

Arthur réduisit les derniers centimètres. Leurs fronts se touchèrent. Il pouvait sentir la chaleur émaner d'elle, une invitation silencieuse et furieuse.

— Prouve-moi que tu n'es pas juste un fantôme de ton monde, Arthur, défia-t-elle à nouveau, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

Il ne répondit pas par des mots. Il posa ses lèvres sur les siennes. Ce n'était pas un baiser de conte de fées. C'était une collision. Un mélange de pluie, de désespoir et d'une faim accumulée pendant des années de retenue. C'était le goût de l'interdit, le sel des larmes et le feu de la révolte.

Dans ce baiser, Arthur sentit les murs de son empire s'effondrer. Et pour la première fois de sa vie, au milieu des décombres et du vide, il se sentit enfin chez lui. Mais alors qu'il la serrait contre lui, une pensée glacée le traversa : on n'appartient jamais impunément à un monde qui n'est pas le nôtre. Et la chute risquait d'être aussi brutale que l'ascension était grisante.

# Chapitre 5

## Le Premier Baiser

### CHAPITRE : LE PREMIER BAISER

Le monde ne s'arrêta pas de tourner. Ce fut pire. Il se fragmenta.

L'empire d'Arthur, ses tours de verre, ses comptes offshore et ses stratégies de prédateur, tout cela s'évapora sous l'assaut de ce baiser. Il n'y avait plus de milliardaire, plus d'héritier, plus de nom à défendre. Il n'y avait que l'asphalte trempé sous leurs pieds, l'odeur de l'ozone mêlée au parfum sauvage de la jeune femme — un mélange de musc, de pluie et de cette arrogance qui l'avait d'abord rendu fou avant de le rendre accro.

Leurs lèvres se séparèrent d'un millimètre, juste assez pour qu'il puisse inhaler son souffle, mais pas assez pour rompre le sort.

— Tu trembles, murmura-t-elle contre sa bouche.

C'était une constatation, pas une moquerie. Arthur, l'homme que les conseils d'administration craignaient pour sa froideur de reptile, vibra comme une corde trop tendue. Il n'avait pas froid. C'était un séisme intérieur.

— C'est l'adrénaline, mentit-il, la voix rauque.

— menteur.

Elle passa ses mains derrière sa nuque, ses doigts s'immisçant dans ses cheveux

mouillés. Le contact était électrique. Arthur ferma les yeux, laissant sa tête retomber contre la sienne. À cet instant, il aurait pu perdre un milliard de dollars en bourse qu'il n'aurait même pas sourcillé. L'ambition, ce moteur qui l'avait poussé à écraser tout sur son passage depuis ses vingt ans, venait de rendre l'âme. Elle avait été remplacée par un sentiment bien plus terrifiant : le besoin d'être là. Pas ailleurs. Pas plus haut. Juste là.

— On devrait rentrer, dit-il, sans faire le moindre geste pour s'éloigner.

— "On devrait". Ton expression favorite pour dire que tu as peur de ce qui se passe.

Il ouvrit les yeux. Ses iris sombres plongèrent dans les siens. Elle lisait en lui comme dans un bilan comptable qu'il aurait tenté de falsifier.

— J'ai toujours tout contrôlé, finit-il par avouer, les mots arrachés à sa gorge. Mon emploi du temps, mes fusions, mes émotions. Et là, je ne contrôle absolument rien. C'est...

— Exquis ? suggéra-t-elle avec un sourire en coin qui fit rater un battement à son cœur.

— Atroce.

Il la ramena contre lui avec une soudaine urgence, enfouissant son visage dans le creux de son cou. L'odeur de sa peau était son seul point d'ancrage. Pour la première fois de sa vie, Arthur n'était pas un héritier. Il n'était pas le fils de son père, ni le produit d'une lignée de conquérants. Il était un homme de chair et de sang, vulnérable, dépouillé de son armure de cachemire et de certitudes.

Il se sentait chez lui. Pas dans son penthouse de deux cents mètres carrés qui surplombait la ville comme une prison dorée, mais ici, sous une pluie battante, dans

l'ombre d'une ruelle anonyme, contre le corps d'une femme qui n'avait rien à lui offrir d'autre que sa vérité.

— Pourquoi moi ? demanda-t-il, sa voix s'étouffant contre son épaule. Je suis tout ce que tu détestes. Je suis le système. Je suis le vide.

Elle recula d'un pas, prenant son visage entre ses mains. Ses paumes étaient fraîches, mais son regard brûlait.

— Parce que sous le système, il y a un fantôme qui ne demande qu'à revenir à la vie, Arthur. Parce que quand tu me regardes, tu oublies de calculer ton prochain coup. Et parce que...

Elle marqua une pause, ses yeux glissant sur ses lèvres.

— ... parce que tu embrasses comme un homme qui n'a plus rien à perdre. Et c'est la seule version de toi qui m'intéresse.

Le sarcasme habituel d'Arthur, sa répartie cinglante, tout l'avait abandonné. Il se sentait nu. Il aurait voulu lui dire qu'elle était un danger public, qu'elle était en train de dynamiter des années de discipline stoïcienne, mais il ne put qu'attraper sa main et presser ses lèvres au creux de sa paume. Un geste de soumission totale qu'il n'aurait jamais cru accomplir un jour.

— Si je reste, je perds tout, murmura-t-il.

— Tu possèdes déjà tout, Arthur. Et regarde-toi. Tu n'as jamais eu l'air aussi affamé.

Il rit, un rire bref et sans joie, mais sincère. Elle avait raison. Son empire était un désert de verre. Il avait accumulé les victoires comme on collectionne des timbres, sans jamais ressentir la moindre chaleur. Ce soir, la pluie était glaciale, mais il brûlait.

— Viens, dit-il en lui prenant la main, les doigts entrelacés si fort que c'en était douloureux.

Ils marchèrent quelques minutes dans le silence du quartier endormi. Les reflets des néons se brisaient dans les flaques d'eau, créant des rivières d'or et de bleu sur le bitume noir. Arthur ne regardait pas devant lui. Il regardait leur jonction, leurs mains liées. C'était son nouveau monde. Une micro-nation de deux personnes, isolée du reste de l'univers.

Lorsqu'ils atteignirent la porte de l'immeuble décrépit où elle vivait, il s'arrêta. L'instant de vérité. Le moment où le milliardaire devait normalement reprendre son chauffeur et retourner à sa solitude luxueuse.

— Arthur ?

Il leva les yeux vers elle. Elle se tenait sur le perron, un peu plus haute que lui.

— Ne réfléchis pas, lança-t-elle. Pour une fois dans ta vie de génie, sois stupide. Reste.

Le mot flotta entre eux, lourd de conséquences. Rester, c'était franchir la ligne rouge. C'était admettre que l'argent n'était plus un rempart. C'était accepter la chute.

Il monta la première marche. Puis la deuxième.

Il la saisit par la taille et l'embrassa à nouveau, mais cette fois, ce n'était plus une collision. C'était une promesse. Un baiser lent, exploratoire, où chaque mouvement de langue et chaque pression de lèvres effaçait un peu plus le souvenir de qui il était censé être. Ses mains glissèrent sous son manteau, cherchant la chaleur de son corps à travers son pull fin. Il sentit son cœur battre contre le sien — un rythme rapide,

désordonné, délicieusement humain.

Dans cette cage d'escalier qui sentait la poussière et le vieux bois, Arthur laissa tomber son masque. Il ne pensa ni à ses rendez-vous du lendemain, ni à l'image de sa famille, ni à la trahison que ce moment représentait pour son rang. Il n'était plus l'héritier de l'empire familial. Il était l'héritier de rien.

Et pour la première fois, il se sentait riche.

Mais alors qu'elle cherchait ses clés, un frisson différent le parcourut. Pas celui du désir, mais celui de la prémonition. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule vers la rue sombre. Il savait comment ce monde fonctionnait. On ne s'échappe pas de l'Olympe sans que les dieux ne réclament un sacrifice.

Il l'aimait. Ou du moins, il aimait ce qu'il devenait avec elle. Et c'était précisément pour cela qu'ils allaient le lui faire payer.

— Arthur ? Tout va bien ?

Elle avait ouvert la porte. La lumière jaune et tamisée de l'entrée encadrait sa silhouette. Elle tendit la main vers lui.

Il prit une profonde inspiration, chassant les ombres de son esprit. Si la chute devait être brutale, il s'assurerait au moins que l'ascension en ait valu la peine.

— Oui, répondit-il en franchissant le seuil. Tout va bien.

La porte se referma sur le milliardaire qui venait de tout abandonner pour un baiser, laissant derrière lui le bruit de la pluie et les ruines d'une vie qu'il ne reconnaîtrait bientôt plus.

# Chapitre 6

## Le Poids des Secrets

**\*\*CHAPITRE : LE POIDS DES SECRETS\*\***

L'appartement de Clara sentait la sauge séchée et la pluie qui s'évaporait doucement de leurs vêtements. C'était un espace étroit, saturé de livres aux tranches usées et de plantes qui luttaienent pour la lumière, à des années-lumière des palais de marbre et de verre où Arthur avait appris à respirer. Ici, l'air était dense, chargé d'une intimité presque étouffante.

Arthur posa ses clés sur le guéridon de l'entrée. Le tintement du métal sur le bois résonna comme un coup de feu dans le silence de la pièce.

— Tu veux boire quelque chose ? demanda Clara. Sa voix était douce, mais elle trahissait une légère fêlure, cette petite oscillation qui indique que le sol n'est plus tout à fait stable.

— De l'eau. Juste de l'eau.

Il la regarda s'éloigner vers la cuisine. Ses mouvements étaient fluides, familiers, et pourtant, il avait l'impression de l'observer à travers un filtre déformant. Elle portait un pull en laine trop grand pour elle, une maille épaisse qui invitait au contact, mais Arthur restait immobile, les mains enfoncées dans les poches de son manteau de cachemire, ce dernier vestige d'une armure qu'il n'avait pas encore osé retirer.

Elle revint avec un verre, ses doigts frôlant les siens. Ce contact, autrefois électrique, lui brûla la peau. Il recula d'un millimètre, un réflexe de survie qu'elle ne manqua pas

de remarquer.

— Tu es là, mais tu n'es pas vraiment là, murmura-t-elle en s'asseyant sur le canapé défraîchi.

Arthur s'installa en face d'elle, sur le fauteuil dont le ressort grinçait. La distance entre eux ne dépassait pas deux mètres, mais il avait l'impression qu'une faille sismique venait de s'ouvrir dans le parquet.

— Je réfléchis, dit-il simplement.

— Tu ne réfléchis pas, Arthur. Tu calcules. Je vois tes yeux bouger, tu es déjà en train d'anticiper le prochain coup. On n'est pas à un conseil d'administration ici. C'est juste nous.

— Juste nous, répéta-t-il, l'amertume colorant ses mots. C'est une belle illusion, Clara. Mais "nous", ça inclut aussi l'ombre gigantesque de ma famille qui plane sur cet immeuble. Tu penses qu'ils vont me laisser partir comme ça ? Que mon père va simplement rayer mon nom de l'héritage et m'envoyer une carte de vœux à Noël ?

Le silence retomba, lourd, poisseux. Sur la table basse, le téléphone d'Arthur s'illumina. Aucune sonnerie, juste une lumière bleue, froide, chirurgicale, qui déchira la pénombre de la pièce.

\*12 appels manqués. 42 messages.\*

Il ne les lut pas. Il savait ce qu'ils contenaient : des menaces polies, des rappels à l'ordre, des injonctions à revenir dans le rang avant que "l'irréparable" ne soit commis. Mais l'irréparable, c'était elle. C'était ce baiser sous la pluie, ce choix absurde de préférer la poussière d'une vie normale à l'éclat stérile de l'Olympe.

— Ton père a appelé mon employeur cet après-midi, lâcha soudain Clara.

Le sang d'Arthur se glaça. Il sentit un bourdonnement dans ses oreilles, le même que celui qu'il éprouvait lors des crashes boursiers.

— Quoi ?

— Rien de direct, continua-t-elle en fixant ses mains. Juste une "demande de renseignements" sur la stabilité financière de la galerie. Une manière de dire qu'ils peuvent tout faire s'effondrer d'un simple coup de fil.

Elle leva les yeux vers lui. Ils étaient brillants de peur, une peur qu'elle tentait de masquer derrière une dignité de façade.

— Ils ne te visent pas toi, Arthur. Ils me visent moi pour t'atteindre. Je suis le maillon faible. La fille sans nom qui a volé le prince héritier.

— Je ne suis plus un prince, Clara. Je n'ai plus rien.

— C'est faux, rétorqua-t-elle avec une pointe de piquant. Tu as encore cette arrogance, cette façon de porter ton silence comme une couronne. Tu caches des choses. Tu penses me protéger en ne me disant rien, mais tu ne fais qu'augmenter le poids du secret.

Arthur se leva d'un bond, le mouvement trop brusque pour cette petite pièce. Il commença à faire les cent pas, ses chaussures de luxe grinçant sur le vieux linoléum. L'odeur de Clara — un mélange de musc et d'huile d'amande — se heurtait à l'odeur métallique du stress qui émanait de lui.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Que ma famille possède des dossiers sur chaque personne que j'ai fréquentée ? Que s'ils décident de te briser, ils le feront sans

même transpirer ? Je t'aime, Clara. Mais mon amour est une cible peinte dans ton dos.

— Alors c'est ça ? La solution, c'est de rester assis ici à attendre que le ciel nous tombe sur la tête ?

— La solution, c'est que tu me laisses gérer.

— "Gérer" ? Tu parles comme un PDG qui s'occupe d'une crise de relations publiques ! Je ne suis pas un dossier, Arthur ! Je suis ta vie ! Ou alors, je ne le suis pas ?

Elle s'était levée elle aussi. La tension était telle qu'on aurait pu la couper au couteau. Arthur s'approcha d'elle. Il voulait la prendre dans ses bras, sentir la chaleur de son cou, s'y réfugier pour oublier que dehors, le monde entier voulait sa peau. Il posa ses mains sur ses épaules, mais il sentit la résistance, la rigidité de ses muscles.

Le frisson de la prémonition qu'il avait ressenti dans la rue ne l'avait pas quitté. Il s'était amplifié.

— Ils vont fouiller ton passé, Clara. Chaque petite erreur, chaque facture impayée, chaque ex-petit ami. Ils vont tout déterrer pour prouver que tu n'es pas digne de...

— De quoi ? De toi ? De ton sang bleu ? On s'en fout, Arthur ! On n'est pas dans un roman du XIXe siècle !

— On est dans la réalité du pouvoir, Clara. Et le pouvoir ne pardonne pas la désertion.

Il la lâcha brusquement. Il sentait la distance s'installer, une membrane invisible mais impénétrable. C'était ce qu'ils voulaient. Diviser pour régner. Créer le doute. Faire en sorte que chaque regard, chaque silence, devienne une accusation.

Clara croisa les bras, un geste de défense qui le frappa plus fort qu'une gifle.

— Tu sais ce qui me fait le plus mal ? Ce n'est pas ton père. Ce ne sont pas les menaces. C'est le fait que tu me regardes comme si j'étais déjà une victime. Comme si tu regrettais déjà de m'avoir choisie.

— Je ne regrette rien, dit-il, mais sa voix manquait de conviction.

— menteur. Tu penses au confort de ton ancienne vie. Tu penses au silence des grandes pièces, à la sécurité de ton nom. Ici, il y a du bruit, les voisins crient, le chauffage marche mal, et tu as peur que je ne sois pas assez solide pour compenser tout ce que tu as perdu.

Arthur ne répondit pas. Il ne pouvait pas. Parce qu'une partie de lui, la partie la plus sombre et la plus honnête, savait qu'elle avait raison. L'héroïsme de la fuite s'estompait déjà pour laisser place à la grisaille de la réalité. L'amour était une chose magnifique sous les néons de la ville, mais dans la lumière crue de ce petit appartement, il semblait terriblement fragile.

Il s'approcha de la fenêtre et écarta le rideau de dentelle. En bas, une berline noire aux vitres teintées était garée, le moteur tournant au ralenti, dégageant de petits nuages de vapeur blanche dans le froid de la nuit. Elle était là depuis dix minutes. Elle ne bougeait pas. Elle attendait.

— Ils sont là, dit-il d'une voix blanche.

Clara s'approcha et regarda par-dessus son épaule. Elle sentit un frisson parcourir son échine. Ce n'était plus une paranoïa d'amoureux transi. C'était la traque qui commençait.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

Arthur se tourna vers elle. Dans ses yeux, Clara ne vit pas l'homme qu'elle avait embrassé avec passion quelques heures plus tôt. Elle vit l'Héritier. Froid, analytique, distant. L'homme qui savait que pour survivre, il fallait parfois sacrifier ce qu'on avait de plus cher.

— On éteint les lumières, répondit-il. Et on fait semblant de ne pas être là.

Il pressa l'interrupteur. La pièce fut plongée dans l'obscurité, ne laissant que les reflets bleutés de la rue filtrer à travers les vitres. Ils restèrent debout, l'un à côté de l'autre, sans se toucher. Le silence n'était plus intime. Il était devenu une tranchée.

Le poids des secrets était désormais si lourd qu'il semblait courber leurs épaules. Arthur savait qu'en choisissant Clara, il l'avait condamnée à vivre dans l'ombre. Et Clara, sentant le vide entre leurs corps dans le noir, comprit que le plus grand danger n'était pas la voiture en bas de l'immeuble, mais le silence qui commençait à s'installer entre eux.

L'Olympe n'avait pas besoin de frapper fort. Il lui suffisait d'attendre que le doute fasse son œuvre.

— Arthur ? murmura-t-elle dans le noir.

— Dors, Clara. Demain, tout sera différent.

C'était une promesse. Mais cela ressemblait furieusement à un adieu.

# Chapitre 7

## L'Affrontement des Mondes

Le lendemain ne fut pas une aube, mais un couperet.

L'air de la réception chez les Vaneck sentait le lys blanc et l'argent froid. Une odeur de fleurs funéraires qui, ironiquement, célébrait la puissance de la lignée. Arthur, engoncé dans un smoking dont la soie semblait l'étouffer, ajusta ses boutons de manchette en onyx. À ses côtés, Clara.

Il l'avait forcée à porter cette robe vert émeraude, une armure de satin qui criait son intrusion dans ce monde de marbre. Elle était belle, d'une beauté sauvage qui détonait avec les visages lissés au botox et au mépris des convives. Mais dans ses yeux, Arthur voyait la peur. Une peur qu'elle tentait de noyer dans le cristal de son verre de champagne, qu'elle serrait un peu trop fort.

— Respire, murmura-t-il à son oreille, son souffle effleurant une mèche de ses cheveux bruns.

— Je n'aime pas l'odeur de cet endroit, Arthur. Ça sent la poussière et le sang caché sous le parfum.

Elle avait raison. L'Olympe n'était pas un lieu, c'était un état d'esprit. Et ils entraient dans l'arène.

Le grand salon des Vaneck était une cage dorée où le silence se mesurait en millions d'euros. Dès leur entrée, le brouhaha des conversations feutrées s'interrompit, comme une musique dont on aurait brusquement coupé le courant. Les regards glissèrent sur

Arthur avec une affection possessive, avant de s'écraser sur Clara avec la violence d'un crash test.

— Arthur, mon chéri. Te voilà enfin.

Éléonore Vaneck s'avança. La matriarche. Une femme dont le sourire avait la précision d'un scalpel. Elle ne regarda pas Clara. Pas tout de suite. Elle commença par lisser le revers de la veste de son fils, un geste de marquage de territoire.

— Tu as l'air fatigué, reprit-elle, sa voix suave et coupante. On m'a dit que tu passais tes nuits dans des quartiers où même les chats errants ne s'aventurent pas.

— Mère, voici Clara, coupa Arthur, la mâchoire serrée.

Le regard d'Éléonore bascula sur Clara. Ce ne fut pas un regard, mais une autopsie. Elle détailla la robe, la cambrure des épaules, l'éclat de défi dans les prunelles de la jeune femme. Un silence de plomb s'installa. Autour d'eux, les "amis" de la famille — le cercle de l'Olympe — se rapprochèrent imperceptiblement, formant une barrière de chair et de diamants.

— Clara... ? fit Éléonore, feignant de chercher dans sa mémoire. Ah, oui. La petite chose qui travaille dans cette... comment appelez-vous cela ? Une association ? Pour les gens qui n'ont rien, c'est bien ça ?

Un rire discret, semblable au froissement d'un billet de banque, parcourut l'assistance.

— On appelle ça de l'humanité, madame, répondit Clara, la voix claire, bien que ses doigts tremblent sur la tige de son verre.

Éléonore pencha la tête, une lueur prédatrice dans les yeux.

— L'humanité. Quel concept charmant et... bon marché. Mais voyez-vous, Arthur a tendance à ramasser tout ce qui brille un peu trop fort dans le caniveau. Il a toujours eu ce besoin de sauver les perdus. C'est son côté christique. C'est touchant, au début. Puis ça devient encombrant. Comme une tache de vin sur un tapis de Perse.

— Mère, ça suffit, intervint Arthur, sa voix vibrant d'une colère sourde.

— Laisse-la parler, Arthur, intervint une voix masculine. C'est instructif.

C'était Victor, le cousin, le rival de toujours, le pur-sang de la famille. Il s'approcha de Clara, humant l'air avec une insolence étudiée.

— Tu sens ça ? demanda-t-il à l'assemblée. C'est le parfum de la nécessité. On sent qu'elle a dû se battre pour payer cette robe. Ou que c'est toi qui l'as payée, Arthur ? Elle est un peu trop ajustée pour quelqu'un qui a l'habitude du prêt-à-porter de banlieue, non ?

L'humiliation était méthodique. Chirurgicale. Ils ne l'insultaient pas ; ils l'effaçaient. Ils faisaient d'elle un objet, une erreur de casting, une curiosité de foire qu'on observe avant de la jeter.

Clara sentit le rouge lui monter aux joues, non pas de honte, mais d'une rage brûlante. Elle chercha le regard d'Arthur. Elle y vit un déchirement atroce. Il était là, entre deux mondes. D'un côté, la loyauté du sang, l'empire qu'il devait diriger, les millions d'emplois, l'héritage de siècles de domination. De l'autre, cette fille qui sentait la pluie et la sincérité, la seule chose réelle dans sa vie de reflets.

— Dis quelque chose, murmura Clara, si bas que seul lui put l'entendre.

Le silence qui suivit fut le plus long de sa vie. Dans ce vide, on entendait le tic-tac

d'une pendule en or massif, le froissement d'une robe, le battement de cœur désordonné de Clara.

Éléonore posa sa main sur le bras d'Arthur.

— Arthur, les associés t'attendent dans le petit bureau. Nous avons une fusion à valider. Ne laisse pas ce... divertissement... gâcher ton avenir. Elle sera encore là demain. Ou elle sera partie avec un chèque. Elles partent toujours avec un chèque.

— Je ne suis pas à vendre, cracha Clara, les larmes aux bords des yeux.

— Tout le monde est à vendre, ma petite, rétorqua Éléonore sans même la regarder. C'est juste une question de nombre de zéros. Arthur ? On y va ?

Arthur regarda sa mère. Puis il regarda Clara.

Le visage de Clara était une plaie ouverte. Elle se tenait là, seule contre une meute de loups en costume trois-pièces. Elle représentait tout ce qu'il avait voulu fuir, et tout ce qu'il voulait protéger. Mais le poids de l'Olympe pressait sur ses épaules. S'il partait avec elle maintenant, il perdait tout. L'héritage. Le nom. Le pouvoir de changer les choses.

S'il restait, il perdait son âme.

— Arthur... insista sa mère, exerçant une pression ferme sur son bras.

Arthur ferma les yeux une seconde. L'odeur de Clara — un mélange de savon de Marseille et de ténacité — luttait contre le parfum entêtant des lys.

Il se dégagea de l'emprise de sa mère. Mais il ne prit pas la main de Clara. Il fit un pas en arrière, se plaçant dans une zone grise, un no man's land insupportable.

— Clara, va m’attendre dans la voiture, dit-il, la voix blanche, dénuée d’émotion.

Clara reçut l’ordre comme une gifle.

— Pardon ?

— Va dans la voiture. Je règle ça et je te rejoins.

— Tu règles quoi, Arthur ? Le fait qu’ils me traitent comme une moins que rien ? Ou le fait que tu as honte de moi devant eux ?

— Ce n’est pas le moment, Clara. S’il te plaît.

Un rire sec échappa à Éléonore. Une victoire. Le fils prodigue revenait au bercail. Il n'avait pas choisi la fille ; il avait choisi la diplomatie. Et dans ce monde, la diplomatie est une forme de trahison.

Clara regarda le cercle de visages satisfaits. Elle vit le triomphe dans les yeux d'Éléonore, le mépris sur les lèvres de Victor, et la lâcheté dans le regard fuyant d'Arthur. La tension qui l'habitait depuis des semaines se brisa. Quelque chose en elle s'éteignit, laissant place à une clarté glaciale.

— Tu sais ce qui est drôle, Arthur ? dit-elle d’une voix qui fit taire les derniers murmures. Tu m’as dit hier soir que demain, tout serait différent.

Elle posa son verre de champagne sur un plateau en argent passant par là, le choc produisant un tintement sinistre.

— Tu avais raison. Tout est différent. Je pensais que tu étais un héritier qui n'avait rien. Mais en fait, tu as tout ce qu'ils ont. Tu as leur silence.

Elle fit volte-face. Elle traversa la salle, le dos droit, la robe verte flamboyant une dernière fois sous les lustres de cristal. Personne ne s'écarta pour lui laisser le passage, elle dut forcer le chemin, frôlant les soies et les velours, une tache de vie dans un musée de cire.

Arthur fit un mouvement pour la suivre, mais le bras de son cousin se referma sur son épaule.

— Laisse-la, Arthur. C'est mieux comme ça. On ne mélange pas les torchons et les serviettes de table en lin. Viens, les investisseurs s'impatientent.

Arthur regarda la silhouette de Clara disparaître par la grande porte double. Il sentit un vide immense se creuser dans sa poitrine, une hémorragie interne qu'aucun compte en banque ne pourrait combler.

— Arthur ? appela sa mère, sa voix redevenue douce, presque maternelle.

Il se tourna vers elle. Ses yeux étaient deux puits de pétrole noir.

— Vous avez gagné, dit-il d'un ton monocorde.

Il réajusta sa veste, une dernière fois. Le tissu lui parut soudain peser des tonnes.

— Mais ne vous étonnez pas, mère, si à partir de ce soir, vous trouvez la maison un peu plus vide. Parce que l'homme que vous vouliez garder ici vient de sortir par cette porte.

Il ne la suivit pas immédiatement. Il n'en eut pas la force. Il resta là, debout au centre de l'Olympe, entouré de ses pairs, de sa famille, de sa fortune. Jamais il ne s'était senti aussi pauvre. Jamais il n'avait mieux porté son nom : l'héritier de rien.

Dehors, le bruit de la pluie commença à marteler les vitres, noyant le scintillement des diamants dans un gris infini. L'affrontement était terminé. Le monde ancien avait gagné la bataille, mais il venait de perdre la seule chose qui lui donnait encore un reflet d'humanité.

Arthur prit un verre de whisky pur sur un plateau. Le liquide lui brûla la gorge, mais ce n'était rien comparé au goût de cendres qu'il avait dans la bouche. Le silence entre lui et Clara, commencé dans le noir de l'appartement, était devenu un océan. Et il ne savait pas s'il savait encore nager.

# Chapitre 8

## L'Ultimatum

Le silence de l'Olympe n'était pas un vide. C'était une matière dense, poisseuse, qui se collait à la peau comme l'humidité de l'orage qui éclatait dehors. Arthur restait planté là, le verre à la main, les phalanges blanchies par la pression sur le cristal. Dans l'air flottait encore le parfum de Clara — une note de bergamote sauvage et de pluie — qui luttait pathétiquement contre les effluves de cire d'abeille et de lys funéraires de la demeure familiale.

Il sentit une présence derrière lui avant même d'entendre le moindre bruit. Une odeur de tabac froid et d'eau de Cologne à l'ancienne, celle qui coûte le prix d'un salaire annuel et qui sent la domination.

— Elle a du panache, je lui accorde cela.

La voix de Victor de Valmont était un scalpel. Précise, froide, sans une once d'émotion superflue. Le patriarche ne s'était pas approché pour consoler son fils. Il s'était installé dans le grand fauteuil en cuir de Cordoue, là où la lumière des lustres ne l'atteignait qu'à moitié, le transformant en une divinité d'ombre.

Arthur ne se retourna pas. Il regardait les gouttes de pluie s'écraser contre la haute fenêtre, chacune d'elles semblant emporter un morceau de son futur.

— Ce n'est pas du panache, père. C'est de la dignité. Un concept que vous avez dû égarer entre deux fusions-acquisitions.

Victor laissa échapper un rire bref, un son sec comme un craquement de bois mort.

— La dignité est un luxe de riche, Arthur. Ou un divertissement de pauvre. Dans les deux cas, elle ne remplit pas les coffres. Viens t’asseoir. Nous devons parler de la suite.

Arthur finit son verre d’un trait. Le whisky n’était plus qu’une brûlure stérile. Il se tourna enfin. Son père semblait plus vieux dans la pénombre, mais ses yeux — deux éclats de silex — n’avaient rien perdu de leur acuité. Sur la petite table en acajou, entre eux, reposait un dossier en cuir noir. Le genre de dossier qui contenait des arrêtés de mort ou des changements de destin.

— La suite est simple, dit Arthur d’une voix qu’il espérait ferme. Je pars. Je la rejoins.

Victor tapota le dossier du bout de son index, un geste rythmique, hypnotique.

— Tu partiras, oui. Mais la question est : avec quoi ?

Le patriarche se pencha en avant. La lumière souligna les rides profondes autour de sa bouche, des sillons creusés par quarante ans d’ordres donnés sans jamais être contestés.

— J’ai passé trente ans à bâtir ce que tu appelles "l’empire". Chaque hôtel, chaque banque, chaque hectare de vigne porte le sceau de notre nom. Ce soir, tu as choisi de traîner ce nom dans la boue pour une... comment s’appelle-t-elle déjà ? Une architecte de seconde zone qui rêve de sauver le monde avec des structures en bois ?

— Elle s’appelle Clara. Et elle construit des choses qui durent, contrairement à vos châteaux de cartes financiers.

— Peu importe, balaya Victor d’un revers de main. Voici l’ultimatum, Arthur. Il n’y

aura pas de seconde chance, pas de négociations dans les couloirs. Si tu franchis ce seuil pour la rejoindre, si tu choisis cette vie de bohème médiocre, je te retire tout.

Arthur fronça les sourcils.

— Je sais que vous me couperez les vivres, père. Je m’y attends.

— Tu n’as pas compris, murmura Victor, et il y avait une lueur presque triste dans son regard. Je ne parle pas de ton allocation mensuelle ou de ta carte Platinum. Je parle de l’héritage global. Je parle de la clause de déchéance de la holding. Je te déshérite, Arthur. Juridiquement. Totalement. Demain matin, à neuf heures, si tu n’as pas rompu tout contact avec cette femme, tes comptes seront gelés, ton nom sera rayé du conseil d’administration, et tes parts dans la fondation seront redistribuées à tes cousins. Tu ne seras plus un De Valmont. Tu seras... personne.

Le mot flotta dans l'air, lourd de conséquences. \*Personne.\*

Arthur sentit un vertige l’assaillir. Il avait toujours méprisé l’argent de sa famille, mais il l’avait toujours eu. C’était l’air qu’il respirait, le sol sous ses pieds. L’idée de ne plus pouvoir protéger Clara, de ne plus avoir le pouvoir d’ouvrir des portes d’un simple regard, de devenir cet homme qui doit compter ses sous à la fin du mois... Le doute s’insinua en lui comme un poison lent.

L’amour était-il une monnaie d’échange valable contre un empire ?

— Tu penses qu'elle t'aimera encore quand tu devras vivre dans un deux-pièces à Saint-Denis ? demanda Victor, lisant dans ses pensées avec une cruauté chirurgicale. L’amour se nourrit de confort, mon fils. Sans les dîners au Ritz, sans les voyages en jet, sans la sécurité que seul l’argent peut offrir, la passion s’étiole. Elle finira par te reprocher ce que tu as perdu pour elle. Et toi, tu finiras par la détester de n’être pas assez pour compenser le vide.

Arthur s'approcha de la table. Ses mains tremblaient légèrement. Il toucha le dossier en cuir. La texture était froide, impersonnelle.

— Vous ne comprenez rien à ce qu'elle est.

— Je comprends très bien ce qu'est la nature humaine. Regarde-toi. Tu hésites déjà.

C'était vrai. L'espace d'une seconde, Arthur visualisa sa vie sans le nom De Valmont. Ce n'était pas seulement le luxe qui disparaissait, c'était sa substance même. Qui était-il sans ses ancêtres ? Un homme de trente-deux ans sans expérience réelle du "vrai" monde, un dilettante éduqué dans les meilleures écoles pour ne rien faire de concret.

Il revit le regard de Clara au moment où elle était partie. Ce mélange de déception et d'espoir. Elle l'attendait sous la pluie. Mais l'attendait-elle lui, ou l'idée qu'elle se faisait de lui ?

Victor se leva, mettant fin à l'entretien. Il posa une main sur l'épaule d'Arthur. Un geste de prédateur qui marque sa proie.

— Dors ici ce soir. Laisse la pluie calmer tes ardeurs. Demain, le soleil se lèvera et tu te rendras compte que l'Olympe est le seul endroit où l'on ne risque pas de se noyer.

Le patriarche quitta la pièce, laissant derrière lui une odeur de victoire et de tabac.

Arthur resta seul. La tension dans la pièce était devenue insupportable. Il s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit. L'air frais et humide s'engouffra, renversant un vase de cristal qui se brisa sur le parquet dans un bruit de tonnerre miniature.

Il regarda en bas, vers la grille de l'entrée. Une silhouette était là, sous un réverbère, protégée par un parapluie noir. Clara. Elle n'était pas partie. Elle attendait de voir s'il

serait l'homme qu'elle croyait, ou l'héritier qu'il avait toujours été.

Sa peau frissonna. Il pouvait presque sentir le contact de sa main contre sa joue, cette douceur électrique qui lui faisait oublier les chiffres et les titres. Mais dans sa poche, son téléphone vibra. Une alerte de la banque. Un rappel de son solde, une suite de zéros qui ressemblait à une armée prête à le défendre.

Il ferma les yeux. L'odeur de la pluie se mariait à celle de la vieille bibliothèque. C'était le parfum de son dilemme.

D'un côté, un trône de glace. De l'autre, un brasier incertain.

Arthur posa ses mains sur le rebord de la fenêtre, le bois mouillé s'incrétant sous ses ongles. Il savait ce qu'il devait faire, mais pour la première fois de sa vie, le courage ne ressemblait pas à une épopée. Cela ressemblait à une chute libre dans l'inconnu, sans filet de sécurité, avec pour seul bagage le souvenir d'un baiser.

"L'héritier de rien", avait-il pensé plus tôt.

S'il restait, il gardait tout, mais perdait son âme.

S'il partait, il perdait tout, mais devenait enfin quelqu'un.

Le problème, c'est qu'il n'avait jamais appris à être quelqu'un sans être un De Valmont. Et dans le silence de l'Olympe, cette réalisation était plus terrifiante que n'importe quelle menace paternelle.

Il regarda la silhouette de Clara une dernière fois. Elle bougea, commença à s'éloigner. Le temps se contracta. Chaque pas qu'elle faisait était un pont qui s'effondrait.

Arthur se détourna de la fenêtre, ses yeux tombant sur le dossier noir laissé par son

père. Il l'ouvrit. À l'intérieur, une simple feuille de papier. Un acte de renonciation. Il n'y manquait qu'une signature. Son nom, encore une fois.

Le stylo plume en or massif brillait sous la lampe. Il pesait une tonne.

L'ultimatum n'était pas seulement dans les mots de Victor. Il était dans le battement sourd de son propre cœur, un tambour de guerre qui lui criait de choisir entre l'armure et la peau.

Il prit le stylo. Ses doigts effleurèrent le papier froid. Dehors, la pluie redoubla d'intensité, effaçant le monde, ne laissant que ce bureau, cet homme et son empire de cendres.

Arthur de Valmont prit une profonde inspiration. L'odeur de Clara semblait s'estomper, étouffée par le cuir et l'encre. Il ferma les yeux, et dans l'obscurité de ses paupières, il chercha le reflet de l'homme qu'il voulait devenir. Mais il ne trouva qu'un miroir brisé.

La tension atteignit son paroxysme lorsque la porte de la bibliothèque grinça. Ce n'était pas son père. C'était sa mère, Helena, le visage pâle, les yeux rougis.

— Ne le fais pas, Arthur, chuchota-t-elle. Ne signe pas ta propre disparition.

— Disparition ? Ou naissance, mère ?

— Dans cette famille, il n'y a pas de naissance sans douleur. Et tu n'es pas prêt pour la douleur du manque.

Elle s'approcha et posa sa main sur la sienne. Sa peau était glacée.

— Regarde cette maison, Arthur. C'est une prison, certes. Mais c'est une prison avec

des murs en or. Dehors, il n'y a que le vent. Et le vent, ça ne tient pas chaud la nuit.

Arthur retira sa main. Le doute, qui l'avait presque paralysé, se mua soudain en une colère froide, une lave souterraine qui trouvait enfin une issue.

— Vous avez raison, mère. Le vent ne tient pas chaud. Mais il permet de respirer.

Il ne signa pas. Il ne déchira pas non plus le papier. Il fit quelque chose de bien plus radical. Il posa le stylo, prit le dossier, et sortit de la pièce sans un regard pour le luxe qui l'entourait.

Il descendit l'escalier monumental, chaque marche résonnant comme un coup de glas. Arrivé au hall, il ne prit ni son manteau, ni ses clés de voiture. Il ouvrit la grande porte de chêne et se jeta dans la nuit.

La pluie le gifla instantanément, trempant sa chemise de soie, ruinant ses chaussures de créateur. Il s'en fichait. Il courait vers la grille.

Clara était presque au bout de l'allée.

— Clara !

Elle se retourna. Dans la lumière crue des projecteurs de sécurité, elle parut irréaliste. Il s'arrêta devant elle, haletant, l'eau coulant sur son visage, se mêlant peut-être à des larmes qu'il ne s'autorisait pas.

— Il m'a tout pris, dit-il, sa voix brisée par l'effort et l'émotion. Je n'ai plus rien. Pas un centime. Pas un nom. Juste... ça.

Il lui montra ses mains vides.

Clara ne sourit pas. Elle s'approcha, ferma son parapluie, acceptant de partager son déluge. Elle posa ses mains mouillées sur son torse, là où son cœur cognait comme un animal en cage.

— Tu n'as jamais eu besoin de tout ça pour être l'homme que j'aime, Arthur. Mais la question n'est pas de savoir si moi je peux vivre sans ton empire.

Elle marqua une pause, ses yeux plongeant dans les siens avec une intensité qui le brûla malgré le froid.

— La question est de savoir si *\*toi\**, tu peux survivre à ta propre simplicité.

Arthur la regarda, et pour la première fois, il comprit l'ampleur du gouffre. L'ultimatum n'était pas terminé. Il ne faisait que commencer. Chaque jour à venir serait une négociation avec son propre ego, chaque manque serait un rappel de sa trahison envers son sang.

Il l'embrassa alors, un baiser désespéré, au goût de sel et de liberté amère. C'était le baiser d'un homme qui vient de sauter d'une falaise et qui ne sait pas encore s'il a des ailes.

Derrière eux, au dernier étage de l'Olympe, une lumière s'éteignit. Victor de Valmont venait de fermer les rideaux. La guerre était déclarée, et le prix de la victoire n'avait jamais semblé aussi lourd.

# Chapitre 9

## La Rupture Nécessaire

### CHAPITRE : LA RUPTURE NÉCESSAIRE

Le silence qui suivit l’extinction des lumières au sommet de l’Olympe ne fut pas paisible. Ce n’était pas le calme après la tempête, mais l’onde de choc sourde d’une explosion dont les débris n’étaient pas encore retombés.

Arthur sentait encore le goût d’Elena sur ses lèvres — un mélange de rouge à lèvres coûteux, de larmes salées et de ce froid tranchant qui descendait de la montagne. Il aurait voulu que ce baiser dure l’éternité, qu’il fige le temps avant que la gravité ne reprenne ses droits. Mais la gravité, chez les Valmont, était une loi plus têtue que la physique.

— On ne peut pas rester ici, murmura Elena. Ses doigts, glacés, glissèrent de sa nuque.

Arthur regarda ses mains. Des mains qui n’avaient jamais rien porté de plus lourd qu’un stylo Montblanc ou le volant d’une Aston Martin. Elles tremblaient.

— On va où ? demanda-t-il. Sa voix sonna creuse, dénuée de l’autorité naturelle qui, vingt-quatre heures plus tôt, faisait plier des conseils d’administration.

— Ailleurs. Loin de l’ombre de ton père.

\*\*\*

L'« ailleurs » s'appelait un deux-pièces dans le onzième arrondissement. Un appartement qui sentait la poussière ancienne, le détergent bon marché et le désespoir poli.

Pendant les trois premières semaines, ils tentèrent de jouer à la dînette. Ils s'aimèrent sur un matelas trop fin, avec une urgence de naufragés. Arthur humait la peau d'Elena, cherchant dans le creux de son cou un refuge contre les fantômes de sa vie d'avant. L'odeur de son parfum — un sillage de jasmin et de tubéreuse — était le dernier luxe qu'il lui restait. C'était son ancrage.

Mais le "Pink Engine" de leur passion commença à s'enrayer sous le poids du réel.

Le mardi matin, Arthur se réveilla avec une migraine lancinante. L'appartement était baigné d'une lumière grise, impitoyable. Il n'y avait pas de room-service. Pas de soie contre sa peau. Juste le bruit d'une tuyauterie fatiguée et l'odeur du café brûlé qu'Elena préparait dans la cuisine exigüe.

Il entra dans la pièce, nu-pieds sur le lino froid. Elena était là, vêtue d'un vieux sweat-shirt, les cheveux en bataille. Elle n'avait jamais été aussi belle, et pourtant, en la regardant, Arthur ressentit une pointe de ressentiment si vive qu'il en eut la nausée.

— Victor a fait bloquer mes comptes personnels ce matin, dit-il sans préambule. Même le fonds fiduciaire de ma mère.

Elena ne se retourna pas. Elle fixait la cafetière.

— Tu t'y attendais, Arthur. C'est le prix de la liberté.

— La liberté, c'est ne pas avoir à compter ses pièces pour acheter du pain, Elena. Ce n'est pas de la noblesse, c'est de la déchéance.

Elle se tourna enfin. Ses yeux, autrefois pleins de promesses, étaient cernés.

— Tu ne regrettes pas l'argent, Arthur. Tu regrettes l'importance que tu avais. Tu détestes être un inconnu dans la file d'attente du supermarché. Tu détestes que personne ne baisse les yeux quand tu entres dans une pièce.

— C'est faux, claqua-t-il, trop vite.

— C'est vrai. Ton ego est en train de mourir de faim, et tu m'en veux de ne pas être assez pour te nourrir.

La tension dans la cuisine devint physique. Un élastique tendu jusqu'au point de rupture. Arthur s'approcha d'elle, ses sens en alerte. Il sentit l'odeur de la pluie sur la fenêtre, le métal froid de l'évier. Il posa ses mains sur ses hanches, essayant de retrouver la connexion de la falaise.

— Je t'aime, Elena. C'est tout ce qui compte, non ?

Elle eut un rire triste, un son qui lui déchira les entrailles.

— L'amour, c'est pour les gens qui ont le luxe de ne penser à rien d'autre. Toi, tu passes tes journées à fixer ton téléphone éteint, espérant un appel de l'Olympe. Tu es ici physiquement, mais ton esprit est encore là-haut, dans les bureaux en acajou.

Elle se dégagea. Le contact rompu laissa un vide glacé.

— Tu es un héritier, Arthur. Même sans héritage, tu as été élevé pour régner. Et moi... moi je ne suis qu'une distraction dont tu finiras par avoir horreur parce que je te rappelle tout ce que tu as perdu.

\*\*\*

La rupture ne se fit pas dans les cris. Elle se fit dans le silence d'un après-midi de novembre, alors que la lumière déclinait vers un bleu électrique.

Arthur revint d'un entretien d'embauche médiocre — un poste de consultant junior où le recruteur l'avait regardé avec une pitié mal déguisée — pour trouver Elena devant une valise ouverte.

Le cœur d'Arthur manqua un battement. La pièce semblait soudain manquer d'oxygène.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Ce qu'on aurait dû faire le soir où ton père a éteint les lumières, répondit-elle, sa voix tremblante mais ferme. Je m'en vais.

— Pourquoi ? Je fais des efforts, Elena ! Je cherche...

— Tu ne cherches pas un travail, Arthur. Tu cherches un pardon que tu ne veux pas demander. Et moi, je ne peux plus supporter d'être ton lot de consolation. Chaque fois que tu me regardes, je vois le calcul dans tes yeux. Tu te demandes si je vaudrais les milliards que tu as laissés sur la table. Et la réponse change chaque jour.

Elle ferma sa valise. Le bruit de la fermeture éclair déchira le silence comme un coup de poignard.

Il s'avança, l'attrapa par le bras. Ses doigts rencontrèrent le tissu doux de son manteau. Il y avait cette électricité entre eux, ce magnétisme qui les avait poussés l'un vers l'autre, mais le pôle avait changé de polarité. Ce n'était plus de l'attraction, c'était de la répulsion.

— Ne fais pas ça, supplia-t-il. Sans toi, il ne me reste littéralement... rien.

— C'est exactement le problème, Arthur. Tu dois apprendre à être "rien" tout seul. Si je reste, tu vas finir par me détester. Ou pire, par me transformer en une version

miniature de ton père pour retrouver un semblant de structure.

Elle posa une main sur sa joue. Sa peau était chaude, un contraste violent avec le vide qui s'installait déjà en lui.

— Je t'aime assez pour te laisser affronter ton propre vide.

Elle ramassa sa valise et se dirigea vers la porte. Arthur ne bougea pas. Il était paralysé par une réalisation terrifiante : il l'aimait, oui, d'un amour viscéral, sensoriel, absolu. Mais elle avait raison. Dans le silence de cet appartement minable, son ego hurlait. Il lui manquait le poids de l'or, le frisson du pouvoir, le velours des privilèges.

Quand la porte claqua, le son résonna dans la cage d'escalier comme un coup de feu.

\*\*\*

Les heures qui suivirent furent une descente aux enfers clinique.

Arthur s'assit sur le canapé défoncé. Il ne pleura pas. Il écouta le silence. C'était un silence différent de celui des hôtels de luxe. Ce silence-là était épais, lourd, collant.

Il regarda autour de lui. L'appartement était vide de sa présence, mais plein de son absence. Il y avait encore un cheveu brun sur l'oreiller. Une trace de son rouge à lèvres sur une tasse. L'odeur de son parfum flottait encore, se dissipant lentement, comme une dernière insulte.

Il réalisa alors la cruauté de sa situation. Victor de Valmont n'avait pas eu besoin de le ruiner pour le détruire. Il lui avait suffi de le laisser partir. L'argent, Arthur s'en rendait compte maintenant, n'était pas un moyen d'acheter des choses. C'était un isolant. Une couche de protection entre lui et la brutalité de sa propre vacuité.

Sans l'argent, il n'était pas "libre". Il était juste nu.

Et sans Elena, il n'était même plus un homme en quête de rédemption. Il était un fantôme.

Il se leva et s'approcha de la fenêtre. En bas, dans la rue, les gens pressaient le pas, indifférents à son drame. Il sortit son téléphone de sa poche — un modèle dernier cri, l'un des rares vestiges de son opulence. Il fit défiler ses contacts.

\*Père.\*

Ses doigts effleurèrent l'écran. La tentation était là, brûlante, sucrée comme un poison. Un seul appel, une seule excuse, et le velours reviendrait. La chaleur reviendrait. Le monde redeviendrait un endroit où il avait un nom.

Mais il revit le regard d'Elena. \*Peux-tu survivre à ta propre simplicité ?\*

Il éteignit le téléphone et le jeta contre le mur. L'appareil se brisa dans un craquement sec.

Il était seul. Sans empire. Sans amour. Sans rien.

Il s'allongea sur le sol froid, le nez contre le lino, cherchant désespérément une trace de l'odeur d'Elena, mais il ne sentit que la poussière et le vide.

L'Héritier de Rien venait enfin de prendre possession de son domaine. Et c'était un royaume bien plus vaste et terrifiant que tout ce que Victor de Valmont n'aurait jamais pu bâtir.

Le deuil commençait maintenant. Non pas celui de sa fortune, mais celui de l'homme qu'il pensait être devenu par amour. La rupture était nécessaire, car on ne peut pas reconstruire un homme sur des ruines encore fumantes. Il fallait que tout brûle.

Le feu était fini. Les cendres étaient froides. Et dans l'obscurité du onze-mètres carrés,

Arthur Valmont comprit que la pauvreté la plus extrême n'était pas d'avoir les poches vides, mais d'avoir un cœur qui n'a plus personne à qui se donner, et un orgueil qui n'a plus personne à qui commander.

# Chapitre 10

## Le Sacrifice

L'aube sur le onzième arrondissement avait la couleur d'un vieux pansement : grisâtre, poisseuse, indécise. Dans les onze mètres carrés d'Arthur, l'air était saturé d'une odeur de café brûlé et de poussière froide. C'était l'odeur de la défaite, ou peut-être celle de la liberté.

On frappa à la porte. Trois coups secs, aristocratiques, qui n'avaient rien à faire dans ce couloir qui sentait le chou bouilli et le détergent bon marché.

Arthur ne se leva pas tout de suite. Il resta assis sur son matelas à même le sol, fixant ses mains. Des mains qui n'avaient jamais porté que des montres à complications et des dossiers en cuir pleine fleur, et qui portaient désormais une légère couche de grisaille sous les ongles.

— C'est ouvert, Béranger.

La porte grinça. Maître Béranger, le notaire historique de la famille de Valmont, entra comme on pénètre dans une cellule de déshonorés. Son costume en vigogne italienne semblait hurler face à la nudité des murs. Il posa sa mallette de cuir fauve sur la seule table bancale du studio, dégageant une effluve de santal et de vieux papiers officiels qui heurta Arthur de plein fouet.

— Vous avez une mine affreuse, Arthur, lâcha le vieux notaire en ajustant ses lunettes.

— C'est le privilège de ceux qui n'ont plus de miroir pour se mentir, répondit Arthur

d'une voix rauque. Vous l'avez ?

Béranger soupira, un bruit de velours froissé. Il ouvrit sa mallette et en sortit un document. Le papier était épais, crème, d'un grammage indécent. En haut, le sceau des Valmont trônait comme un œil accusateur.

*\*Acte de renonciation pur et simple à l'héritage et au patronyme.\**

— Votre père ne vous pardonnera jamais, murmura Béranger. Si vous signez ceci, les actifs passent à la fondation. Les châteaux, les parts dans le groupe, les vignobles... tout. Vous ne serez plus Victor de Valmont. Vous ne serez même plus l'héritier déchu. Vous ne serez... rien.

Arthur se leva. Chaque muscle de son corps semblait peser une tonne. Il s'approcha de la table. La tension dans la pièce était un fil électrique prêt à claquer. Il sentait le regard de Béranger — un mélange de pitié et d'incompréhension.

— C'est exactement le but, Maître.

— Pour une femme ? Arthur, soyez sérieux. L'amour est une émotion de pauvre pour masquer l'absence de choix. Vous avez le choix. Elle est partie parce que vous étiez ce nom. Si vous n'êtes plus rien, qu'espérez-vous lui offrir ? La misère en partage ?

Arthur fixa le document. Les mots juridiques dansaient sous ses yeux : *\*désistement irrévocable\**, *\*abandon de droits\**, *\*extinction de lignée\**.

— Vous n'avez pas compris, dit Arthur en relevant les yeux. Elena n'est pas partie parce que j'étais un Valmont. Elle est partie parce que je pensais que le monde m'appartenait, et qu'elle en faisait partie. Je ne signe pas ça pour la récupérer comme on rachète une option. Je signe ça pour mériter de respirer le même air qu'elle.

— C’est un suicide social, cingla le notaire.

— Non. C’est une euthanasie. Le monstre que j’étais doit mourir pour que l’homme puisse naître.

Béranger sortit un stylo-plume Montblanc de sa poche intérieure. Le corps en résine noire brillait sous l’ampoule nue du plafond. Il le posa sur l’acte.

Arthur s’empara de l’objet. Le poids du stylo était familier, rassurant. Il sentit le froid de l’argent sous ses doigts. Il se revit, dix ans plus tôt, signant son premier contrat d’acquisition sous l’œil fier de son père. À l’époque, l’encre avait le goût du sang et de la conquête.

Aujourd’hui, elle avait le goût de la cendre.

Il posa la plume sur le papier. Un léger frisson parcourut son bras. Ce n’était pas de la peur, c’était le vertige du saut dans le vide. Il imagina le visage d’Elena. L’odeur de sa peau — un mélange de vanille et de pluie. Le souvenir de ses doigts effleurant sa joue dans le noir, quand il n’était pas encore un héritier, mais juste un homme qui tremblait sous ses caresses.

Il signa.

Le crissement de la plume sur le papier de luxe fut le seul son dans la pièce. Une griffe rapide, nerveuse, mais définitive.

\*Arthur Valmont.\*

Pas de particule. Pas de titre. Juste un prénom et un nom qui, dès cet instant, ne valaient plus un centime en bourse.

Béranger récupéra le document avec une lenteur funèbre. Il le rangea dans sa mallette comme on referme un cercueil.

— C'est fait, dit-il, la voix étrangement douce. Vous êtes officiellement un homme sans bagages, Arthur. La banque saisira ce qu'il reste de ce studio d'ici quarante-huit heures. Vos cartes sont bloquées. Votre nom est rayé des registres de la famille.

— Merci, Maître.

Le notaire se dirigea vers la porte, puis s'arrêta, la main sur la poignée.

— Une dernière chose. Votre père m'a demandé de vous dire que si vous changez d'avis...

— Dites-lui que l'Héritier de Rien a enfin trouvé un domaine à sa mesure, coupa Arthur.

Béranger hocha la tête et sortit. Le silence revint, plus lourd qu'avant, mais moins étouffant.

Arthur retourna s'asseoir sur son matelas. Il se sentait étrangement léger, comme si on lui avait retiré une armure de plomb qu'il portait depuis sa naissance. Il porta ses mains à son visage. Elles ne tremblaient plus.

Il prit son vieux téléphone — l'écran était étoilé, une cicatrice de sa colère passée. Il chercha le numéro qu'il connaissait par cœur mais qu'il n'avait plus le droit de composer.

Il n'appela pas. Il envoya un message.

\*« Je n'ai plus rien, Elena. Pas même un nom à te donner. Je suis juste Arthur. Et

pour la première fois de ma vie, j'ai assez de place en moi pour t'aimer sans que mon orgueil ne nous sépare. Je t'attends sur le banc, près du canal. Là où on s'est rencontrés quand je faisais semblant d'être quelqu'un d'autre. »\*

Il ne regarda pas si le message était "distribué". Il ne regarda pas si elle était "en ligne". Ces jeux de pouvoir appartenait à Victor de Valmont.

Il se leva, enfila son vieux trench élimé et sortit du studio.

Dehors, l'air était vif. Les gens pressés se bousculaient sur le trottoir, des silhouettes anonymes courant après une survie ou un profit. Arthur se fondit dans la masse. Personne ne se retourna sur son passage. Aucun photographe, aucun subalterne, aucun ennemi.

Il n'était qu'un homme parmi les hommes.

Il marcha jusqu'au canal Saint-Martin. Le vent faisait frissonner l'eau sombre, charriant des reflets de néons et des débris. Il s'assit sur le banc de bois vert, celui dont la peinture s'écaillait. Le froid mordait ses cuisses à travers son jean, mais il s'en moquait.

Il attendit une heure. Puis deux.

Le doute commença à ramper, une bête froide dans ses entrailles. Et si le sacrifice ne suffisait pas ? Et si le mal était trop profond ? On ne reconstruit pas un homme sur des ruines, disait-il. Mais peut-être que certaines ruines sont trop stériles pour que quoi que ce soit y repousse.

Soudain, une ombre s'arrêta devant lui.

Il ne leva pas les yeux immédiatement. Il sentit d'abord l'odeur. Vanille et pluie.

Son cœur cogna contre ses côtes, un tambour sauvage.

— Tu es en retard, murmura-t-il, la gorge nouée.

— J’attendais de voir si tu allais partir, répondit une voix qu’il aurait reconnue entre mille. Les Valmont n’attendent jamais. Ils commandent.

Il leva les yeux. Elena était là. Ses cheveux sombres étaient un peu emmêlés par le vent, ses yeux fatigués, mais elle le regardait avec une intensité qui lui brûla la rétine. Elle ne portait pas de bijoux, pas d’artifice. Elle était la vérité brute.

— Il n’y a plus de Valmont, Elena. Il n’y a que moi. Et je n’ai absolument rien à t’offrir, à part le temps qu’il me reste.

Elle s’approcha d’un pas. Un frôlement de laine contre son genou. Elle tendit la main et effleura sa joue de ses doigts glacés. Le contact fut électrique, une décharge de pure réalité qui balaya les années de luxe factice.

— C’est beaucoup, Arthur, dit-elle dans un souffle. C’est tout ce que j’ai toujours voulu.

Il se leva, ses mains trouvant sa taille avec une ferveur de naufragé. Il l’attira contre lui. Dans le creux de son cou, il respira enfin.

Le Sacrifice était consommé. Il avait perdu un empire, mais il venait de conquérir le seul territoire qui valait la peine qu’on s’y batte : celui d’un homme qui n’a plus besoin de rien pour être tout pour quelqu’un.

Sur le canal, une péniche passa dans un grognement sourd, effaçant les reflets de la ville. Sous le ciel de Paris, l’Héritier de Rien souriait, car ses poches étaient vides,

mais son âme, pour la toute première fois, débordait.

# Chapitre 11

## Le Retour à l'Essentiel

L'air de Paris en novembre avait cette morsure humide qui s'insinuait sous les tissus, mais contre le corps d'Elena, Arthur ne ressentait que l'incandescence. Ils avaient quitté les quais, fuyant les reflets des projecteurs qui semblaient encore chercher le fantôme du milliardaire qu'il n'était plus.

Ils se trouvaient maintenant dans un studio du onzième arrondissement. Trente mètres carrés sous les toits, où l'odeur de la poussière ancienne se mariait à celle de la lessive bon marché. C'était l'appartement d'une amie d'Elena, un refuge de fortune, loin des suites du Plaza et des marbres froids de l'avenue Montaigne.

Arthur ferma la porte derrière eux. Le verrou grinça, un son sec, définitif. Dans la pénombre, il ne voyait que la silhouette d'Elena, mais il sentait son parfum : un mélange de tubéreuse et de pluie urbaine.

— C'est ici, murmura-t-elle. C'est petit. C'est...

— C'est parfait, coupa-t-il.

Il n'y avait aucune ironie dans sa voix. Pour la première fois de sa vie, les murs ne lui renvoyaient pas l'écho de sa propre importance. Il n'y avait pas de personnel pour ranger son manteau, pas de majordome pour anticiper ses besoins. Il n'y avait que le silence et la respiration erratique d'Elena.

La tension entre eux était une corde de piano tendue jusqu'à la rupture. Arthur fit un pas. La distance qui les séparait semblait chargée d'une électricité statique, un champ

de mines émotionnel qu'ils avaient mis des années à traverser.

Il posa ses mains sur ses épaules. À travers la laine de son manteau, il devinait la finesse de sa structure, cette vulnérabilité qu'elle avait toujours cachée sous des parures de prix. Elena leva les yeux. Ses iris étaient sombres, dilatés par l'adrénaline et quelque chose de plus profond, une faim qui n'avait rien à voir avec le confort.

— Tu te rends compte de ce que tu as fait ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un fil de soie. Tu as tout brûlé.

— Je n'ai fait que jeter les cendres, Elena. Ce n'était pas un empire. C'était une cage dorée avec des barreaux en diamants.

Il passa ses doigts dans ses cheveux, libérant les boucles qui emprisonnaient l'odeur du vent. Son geste était lent, presque sacré. Lorsqu'il pencha son visage vers le sien, il sentit le souffle chaud d'Elena contre ses lèvres.

Le baiser fut un naufrage.

Ce n'était pas le baiser poli des galas ou la pression calculée des amants de passage. C'était une collision. Le goût de la vérité, âpre et addictif. Arthur la pressa contre la porte, ses mains descendant vers sa taille, cherchant le contact de la peau sous les couches de vêtements. Elena gémit, un son qui se perdit dans la gorge d'Arthur, tandis qu'elle enroulait ses bras autour de son cou, l'ancrant à elle comme si le sol risquait de se dérober.

Dans cette pièce exiguë, l'absence de luxe rendait chaque sensation hyperbolique. Le craquement du plancher, la rugosité de la tapisserie, la chaleur de leurs corps qui luttait contre la fraîcheur de la pièce. Ils s'aimèrent sur le vieux lit aux draps de coton rêche, sans artifices, sans miroirs au plafond pour observer leur propre performance. C'était brut. C'était le retour à l'os.

\*\*\*

Le lendemain, l'aube se glissa par la lucarne, déposant une lame de lumière grise sur le visage d'Arthur. Il resta immobile, observant Elena qui dormait encore, son bras jeté en travers de son torse. Il n'avait plus de montre de collection à son poignet, plus de téléphone saturé d'appels d'urgence de ses courtiers.

Il se leva doucement. Le carrelage de la kitchenette était glacial sous ses pieds nus. Il trouva une vieille cafetière italienne et quelques grains de café au fond d'un bocal. Pendant que l'eau montait en bouillonnant, il regarda par la fenêtre les cheminées de Paris.

Elena apparut dans l'encadrement de la porte, enveloppée dans un grand pull en maille qui n'appartenait plus à son ancienne vie. Elle avait l'air plus jeune, plus vivante, les yeux encore lourds de sommeil.

— Le café est prêt, annonça-t-il en tendant une tasse dépareillée.

Elle s'approcha, prit la tasse et en but une gorgée. Elle fit une petite grimace.

— Il est atroce, Arthur. On dirait du goudron brûlé.

Il eut un demi-sourire, ce sourire rare qui n'était plus une arme de séduction, mais un aveu de faiblesse.

— C'est le café des gens qui n'ont plus d'actions chez Nespresso. Apprends à l'aimer.

Elle posa la tasse sur le plan de travail et se glissa dans ses bras, posant sa tête contre son cœur.

— Je pourrais boire de la boue si c'est toi qui la prépares. Mais ne t'habitue pas à la médiocrité, l'Héritier de Rien. On va devoir apprendre à tricher un peu.

— Tricher comment ?

— On n'a plus d'argent, mais on a encore nos cerveaux. Et nos jambes.

L'après-midi fut une exploration de leur nouvelle pauvreté. Ils descendirent dans la rue, anonymes parmi la foule. Arthur, qui ne se déplaçait jadis qu'en berline avec chauffeur, découvrit l'odeur métallique du métro, le coude à coude des inconnus, la symphonie chaotique des klaxons.

Ils s'arrêtèrent devant une boulangerie. Arthur compta les pièces au fond de sa poche. Six euros et quarante centimes.

— Qu'est-ce qu'on peut avoir pour ça ? demanda-t-il, presque fasciné.

— Une tradition, deux croissants, et peut-être un peu de dignité si tu arrêtes de regarder ces pièces comme si c'étaient des artefacts archéologiques, railla Elena.

Ils mangèrent les croissants sur un banc du square de la Roquette, le sucre glace s'envolant sur leurs manteaux.

— Tu te sens comment ? demanda-t-elle soudain, en observant un groupe d'enfants jouer au ballon.

Arthur réfléchit. Il chercha l'angoisse, le manque, la panique de celui qui a tout perdu. Mais il ne trouva qu'une étrange clarté.

— Je me sens... léger. Comme si j'avais porté une armure de plomb pendant trente ans et que quelqu'un venait de défaire les sangles. Je ne savais pas que le monde était

aussi bruyant. Ou aussi coloré.

Il tourna son regard vers elle.

— Et toi ? Tu n'as plus tes robes de soie. Plus tes invitations pour les premières. Tu es coincée avec un homme qui ne sait même pas faire fonctionner une machine à laver.

Elena prit sa main, ses doigts s'entrelaçant aux siens. Sa peau était douce, mais sa poigne était ferme.

— Les robes de soie grattent quand on n'est pas aimée dedans, Arthur. Et les premières sont mortellement ennuyeuses quand on doit passer la soirée à surveiller ses arrières. Ici, il n'y a personne à impressionner. Personne à trahir.

Ils marchèrent longtemps, sans but, jusqu'à ce que le ciel vire au bleu pétrole. En passant devant un grand hôtel dont les dorures brillaient dans la nuit, Arthur ne ressentit pas de nostalgie. Il vit les silhouettes rigides derrière les vitrines, les serveurs obséquieux, les sourires de façade. C'était un théâtre d'ombres dont il avait enfin quitté la scène.

De retour dans leur studio, l'atmosphère changea. La légèreté de l'après-midi laissa place à une intimité plus dense, plus électrique. Dans la cuisine exiguë, alors qu'ils préparaient un dîner de pâtes au beurre, leurs corps ne cessaient de se frôler. Un genou contre une cuisse, une main sur une hanche pour passer dans le couloir étroit.

Chaque contact déclenchait une décharge. Arthur l'attira contre lui, l'asseyant sur le rebord du plan de travail. Les boîtes de conserve vibrèrent un peu.

— On n'a rien, Elena, murmura-t-il contre son cou, sa voix se faisant plus rauque. Absolument rien.

Elle prit son visage entre ses mains, forçant ses yeux à rencontrer les siens.

— On a la vérité, Arthur. C'est le luxe ultime. Personne d'autre à Paris ne peut se payer ce qu'on a ce soir.

Elle déboutonna sa chemise, ses doigts agiles s'attardant sur chaque bouton comme s'ils déchiffraient un code secret. Arthur sentit la tension monter en lui, une pulsion de vie pure, dénuée de tout calcul social. Il la souleva, l'emportant vers le lit qui craquait, leur seul royaume.

Dans l'obscurité, leurs respirations s'entremêlaient. Il n'y avait plus d'Héritier, plus de mannequin, plus de noms de famille prestigieux. Il n'y avait que deux peaux qui se reconnaissaient, deux âmes qui apprenaient enfin à parler la même langue, dépouillées du superflu.

Arthur comprit alors que l'essentiel n'était pas dans ce qu'il possédait, mais dans ce qu'il était prêt à perdre pour rester lui-même. Ses poches étaient vides, son compte en banque était un champ de ruines, mais alors qu'il s'endormait contre le corps chaud d'Elena, il se sentait d'une richesse indécente.

Le monde pouvait bien continuer de tourner, de spéculer et de briller. Pour l'Héritier de Rien, le vrai voyage ne faisait que commencer. Et pour la première fois, il n'avait pas besoin de carte pour savoir où il allait.

# Chapitre 12

## L'Épreuve du Réel

L'aube n'avait pas le goût du satin. Elle avait celui du café brûlé et de la poussière qui danse dans un rayon de soleil trop cru.

Arthur s'éveilla le premier. Le corps d'Elena, lové contre le sien, était une ancre de chaleur dans l'appartement glacial. Il resta immobile, fixant les fissures du plafond qui dessinaient la carte de sa nouvelle existence. Hier soir, il se sentait roi. Ce matin, le réveil affichait 7h12 et la réalité frappait à la porte avec la subtilité d'un huissier de justice.

Il se dégagea avec précaution, frissonnant au contact de l'air. Ses vêtements, jetés au sol dans l'urgence de la veille, semblaient incongrus. Sa chemise de créateur, froissée, lui parut soudain dérisoire. C'était le dernier vestige d'un monde qui l'avait déjà rayé de ses registres.

Il se rendit dans la petite cuisine. Le frigo fit un bruit de râle agonisant. À l'intérieur : trois œufs, un reste de yaourt et une bouteille d'eau minérale presque vide. Arthur sortit son téléphone. Une notification de sa banque brilla sur l'écran, implacable.  
\*Solde insuffisant.\*

Un rire sec, presque un hoquet, lui échappa. Le "Prince de l'Immobilier", l'héritier des domaines de la Loire, ne pouvait même pas s'offrir un croissant digne de ce nom.

— Ça ne s'arrange pas avec le temps, on dirait.

La voix d'Elena était un murmure ensablé. Elle était apparue dans l'encadrement de

la porte, enveloppée dans un de ses vieux pulls en cachemire trop grand pour elle. Elle avait ce regard de chat, à la fois tendre et lucide.

— Le compte est à sec, lâcha Arthur, sans la regarder. Complètement. Je pensais avoir une marge de manœuvre avec la vente des montres, mais les frais juridiques ont tout bouffé.

Il sentit ses doigts s'agripper au bord du plan de travail en Formica. La honte était un poison lent. Il avait grandi dans l'idée que sa valeur était indexée sur le nombre de zéros derrière son nom. Aujourd'hui, il n'était qu'un homme avec des poches vides et un orgueil en lambeaux.

— Et alors ? demanda-t-elle en s'approchant.

— Et alors, on va faire quoi, Elena ? Vivre d'amour et d'eau de pluie dans un studio qui sent l'humidité ? Regarde-toi. Tu es faite pour les podiums de Milan, pas pour attendre le bus sous la flotte parce qu'on ne peut plus payer l'essence.

Il se tourna vers elle, les yeux brûlants de ce doute qui le rongait depuis l'aube.

— J'ai fait une erreur. J'aurais dû négocier avec mon père. J'aurais dû accepter ses conditions, juste le temps de...

— De redevenir son esclave ? coupa-t-elle, sa voix se faisant plus tranchante. De redevenir ce fantôme élégant qui sourit sur les photos de charité en crevant de solitude ?

— De te mettre à l'abri ! cria-t-il presque.

Le silence retomba, lourd, électrique. Arthur sentait son cœur cogner contre ses côtes. Il voyait déjà le départ. Elle allait réaliser que la bohème n'était romantique que dans

les films de série B. Le réel, c'était les factures impayées, les chaussures qu'on ne remplace pas, la peur du lendemain.

Elena ne recula pas. Elle fit un pas de plus, entrant dans son espace vital, là où l'odeur de sa peau — ce mélange de musc et de sommeil — le désarmait toujours. Elle posa ses mains sur ses joues mal rasées. Ses paumes étaient fraîches, ses doigts longs et sûrs.

— Tu m'as vue hier soir, Arthur ? demanda-t-elle doucement.

— Bien sûr que je t'ai vue.

— Non. Est-ce que tu as vu la femme, ou est-ce que tu as vu le mannequin que les agences louent à l'heure ? Hier, pour la première fois de ma vie, je n'ai pas eu l'impression d'être un objet. Et c'est parce que tu n'avais plus rien à m'offrir que tout ce que tu m'as donné était vrai.

Elle plongea ses yeux sombres dans les siens.

— Tu crois que je suis fragile ? Tu crois que j'ai besoin de tes chèques pour tenir debout ? J'ai commencé dans des chambres de bonne à Budapest, Arthur. J'ai appris à coudre mes propres robes pour avoir l'air riche lors des castings. La survie, c'est mon premier métier. Le luxe, c'était juste un costume de scène.

Elle s'approcha encore, son front contre le sien.

— Ce n'est pas ton argent qui me rendait fière de marcher à ton bras. C'était ta capacité à tout envoyer valser pour ne pas perdre ton âme. Si tu retournes ramper devant ton père maintenant, c'est là que tu me perdras. Pas parce qu'on sera pauvres, mais parce que tu seras devenu un lâche.

Arthur ferma les yeux. Les mots d'Elena agissaient comme un électrochoc, brûlants mais nécessaires. Il se sentit petit, non pas à cause de sa ruine, mais à cause de son manque de foi. Il l'avait sous-estimée. Il avait sous-estimé la force d'un lien qui ne reposait sur aucun contrat.

Il entourra sa taille, la serrant contre lui comme si elle était la seule chose solide dans un monde en train de s'effondrer. Elle était son pilier, sa boussole.

— On n'a plus rien, murmura-t-il dans son cou.

— On a tout ce qu'il faut, répondit-elle avec un sourire qu'il devina contre sa peau. On a du temps, de la rage, et un lit qui grince. C'est plus que la plupart des gens dans ce foutu quartier.

Elle se détacha doucement et se dirigea vers son sac à main. Elle en sortit quelques billets froissés et les posa sur la table.

— Voilà. C'est mon cachet pour le shooting de bijoux de la semaine dernière. C'est pas grand-chose, mais ça paiera l'électricité et de quoi faire un vrai petit-déjeuner. Va chercher du pain, Arthur. Et ne baisse pas les yeux devant le boulanger. Tu n'es pas un héritier déchu. Tu es un homme qui commence sa vie.

Arthur regarda les billets, puis Elena. Elle se tenait droite, superbe dans son pull élimé, une reine sans royaume mais avec une autorité naturelle qui valait tous les titres de propriété.

Il prit l'argent. Le contact du papier était différent cette fois. Ce n'était plus de l'argent de poche distribué par un patriarche méprisant, c'était le fruit d'un travail, une munition pour leur combat commun.

— Je reviens tout de suite, dit-il.

— Prends aussi du beurre salé, lança-t-elle avec un clin d'œil piquant. Quitte à être fauchés, faisons-le avec un minimum de dignité gastronomique.

Alors qu'il descendait l'escalier étroit, l'odeur de renfermé de la cage d'escalier ne l'agressa pas. Il se concentra sur le rythme de ses pas sur le bois. À chaque marche, le poids de son nom semblait s'alléger.

Dans la rue, le froid de l'hiver parisien le gifla. Il releva le col de son manteau. Il vit son reflet dans la vitrine d'un antiquaire : un homme jeune, les traits marqués par la fatigue, mais le regard plus aiguisé que jamais.

L'épreuve du réel venait de commencer. Ce n'était pas un sprint, c'était une guerre d'usure. Mais pour la première fois, Arthur ne se demandait pas ce qu'il allait perdre. Il se demandait ce qu'il allait construire.

Il entra dans la boulangerie. La chaleur du four, l'odeur de la levure et du sucre glace l'enveloppèrent.

— Deux croissants et une baguette, s'il vous plaît, dit-il d'une voix ferme.

La boulangère lui rendit la monnaie. Quelques pièces de cuivre. Arthur les glissa dans sa poche. Elles pesaient lourd. Elles avaient le poids de la liberté.

Lorsqu'il remonta, Elena avait mis de la musique sur son vieux téléphone — un jazz feutré qui masquait les bruits de la rue. Elle avait dressé la table avec deux assiettes dépareillées.

Il posa le sac de papier sur la table. Ils mangèrent en silence, un silence habité, sensoriel. Le craquement de la croûte du pain, le sel du beurre qui fondait sur la langue, le regard d'Elena qui ne le lâchait pas.

— Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? demanda-t-il enfin.

— Aujourd'hui, on cherche du boulot, répondit-elle en buvant son café noir. Toi dans la gestion, moi dans n'importe quoi qui ne demande pas de faire une taille 34. Et ce soir...

— Ce soir ?

Elle se leva, contourna la table et vint s'asseoir sur ses genoux, ses bras s'enroulant autour de son cou. L'odeur de la brioche se mêlait à son parfum de vanille. La tension remonta d'un cran, mais c'était une tension de vie, un feu qui ne demandait qu'à brûler les doutes restants.

— Ce soir, on fêtera notre premier jour de liberté. Sans champagne, mais avec beaucoup plus d'imagination.

Arthur sourit, un vrai sourire qui lui plissa les yeux. L'Héritier de Rien venait de comprendre que le vide n'était pas une fin, mais un espace à remplir. Et avec Elena, il avait l'éternité pour dessiner le paysage.

Le réel était dur, le réel était froid, mais entre ses bras, le réel était enfin à sa portée.

# Chapitre 13

## Le Pardon Familial

L'air du matin dans leur petit appartement sentait le bitume mouillé et le marc de café bon marché. Ce n'était pas l'arôme subtil des mélanges éthiopiens que la gouvernante de son père préparait dans la cuisine en marbre des Villars. C'était une odeur brute, une odeur de survie.

Arthur attachait les lacets de ses chaussures — une paire de derbies un peu usées, dernier vestige de sa vie d'avant — quand on frappa à la porte. Un coup sec, autoritaire. Un coup qui n'appartenait pas à ce quartier de briques rouges et de linge qui pend aux fenêtres.

Elena, qui terminait de boutonner son chemisier blanc, échangea un regard avec lui. Ses yeux sombres se plissèrent. Elle sentit le danger avant même qu'il ne se matérialise.

— On attend quelqu'un ? demanda-t-elle, la voix basse.

— Personne qui sache où l'on habite, répondit Arthur.

Il ouvrit la porte.

Le couloir étroit et mal éclairé sembla soudain saturer par une présence étrangère. Devant lui se tenait Éléonore de Villars. Sa mère. Elle portait un trench-coat en cachemire d'un gris perle si impeccable qu'il semblait repousser la poussière environnante. L'odeur de son parfum — un gardénia froid, métallique — envahit instantanément la pièce, étouffant la vanille de la peau d'Elena.

— Arthur, dit-elle simplement.

Elle ne demanda pas l'autorisation d'entrer. Elle franchit le seuil, ses talons aiguilles claquant sur le lino jauni comme des coups de feu. Ses yeux balayèrent la pièce, s'arrêtant un instant de trop sur le canapé d'occasion et la table où traînaient deux tasses dépareillées. Elle finit par poser son regard sur Elena, un regard qui n'était pas du mépris, mais quelque chose de pire : une indifférence clinique.

— Maman. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Le drame a assez duré, Arthur. Ton père ne dort plus. La presse commence à poser des questions sur ta « retraite prématurée ». On a préparé un communiqué.

Elle posa une enveloppe épaisse sur la table, juste à côté de la brioche entamée.

— On te pardonne, poursuivit-elle, son ton aussi chaud qu'un bloc de glace.

L'incident avec les comptes de la fondation, cette... escapade. Tout est effacé. On rentre à la maison. Un chauffeur attend en bas.

Le silence qui suivit fut dense, palpable. Arthur sentit le poids de l'enveloppe. Il savait ce qu'il y avait dedans : un contrat, une réintégration, la promesse d'un confort qui vous anesthésie l'âme. L'odeur du luxe revenait le hanter, tentatrice comme un venin familial.

Elena s'approcha doucement. Elle ne dit rien, mais il sentit la chaleur de son corps à quelques centimètres du sien. Elle ne cherchait pas à le retenir physiquement. Elle était juste là, une ancre dans le réel.

— "On me pardonne" ? répéta Arthur.

Il laissa échapper un rire bref, sans joie. Il regarda ses mains. Elles n'étaient plus les mains manucurées d'un héritier. Elles avaient des traces d'encre, une petite coupure

faite en nettoyant l'appartement. Elles étaient vivantes.

— C'est fascinant, maman. Vous venez ici, dans cet endroit que vous jugez indigne de vos chaussures, pour m'offrir une absolution que je n'ai jamais demandée.

— Ne fais pas l'enfant, Arthur. Regarde-toi. Tu sens la friture et l'échec. Cette fille est charmante, j'en suis sûre, mais on ne bâtit pas un empire sur... l'imagination.

Le regard d'Elena s'enflamma. Elle fit un pas en avant, les mains sur les hanches.

— On ne bâtit pas non plus une vie sur des mensonges en cachemire, Madame de Villars. Arthur n'est pas un objet que vous avez égaré et que vous venez récupérer avant que la poussière ne s'accumule.

Éléonore tourna la tête vers Elena, un sourcil parfaitement épilé se haussant.

— Et vous êtes la muse de la misère, je suppose ?

— Je suis celle qui l'a vu sourire pour la première fois quand il a compris qu'il ne vous devait plus rien, répliqua Elena, sa voix vibrant d'une tension électrique.

Arthur sentit une décharge lui parcourir l'échine. La confrontation n'était pas entre sa mère et Elena. Elle était entre lui et le fantôme de celui qu'il avait été. Pendant trente ans, il avait cherché ce regard maternel, cette validation, ce "bien joué, Arthur" qui ne venait jamais sans une condition attachée au bout.

Il s'approcha de la table, prit l'enveloppe. Éléonore esquisssa un demi-sourire de victoire.

Puis, avec une lenteur délibérée, Arthur la déchira en deux. Puis en quatre. Le bruit du papier épais qui cède fut le son le plus satisfaisant qu'il ait entendu de toute sa vie.

— Le pardon, maman, c'est quelque chose qu'on accorde à quelqu'un qui a commis

une faute. Ma seule faute a été de croire que j'avais besoin de votre nom pour exister.  
— Tu vas le regretter, murmura-t-elle, la voix sifflante. La réalité va te briser les os. Quand tu n'auras plus de quoi payer ton loyer, quand elle se lassera de ta pauvreté romantique...

— Ce jour-là, coupa Arthur, je serai toujours plus riche que toi. Parce que quand je regarde Elena, je ne vois pas un actif ou une perte. Je vois ma vie.

Il fit un pas vers sa mère, envahissant son espace vital. Il sentit le froid qui émanait d'elle, cette absence totale de chaleur humaine.

— Tu peux reprendre ton pardon. Garde-le. Mets-le au coffre avec le reste de vos faux-semblants. Je n'en ai plus besoin. Je suis complet.

Éléonore de Villars recula, une lueur de choc pur dans ses yeux pâles. Pour la première fois, elle perdait le contrôle. Elle ramassa son sac à main, ajusta son trench-coat comme une armure.

— Ton père te rayera du testament d'ici ce soir.

— Dis-lui de ne pas oublier d'éteindre la lumière en sortant de ma vie, lança Arthur.

Elle tourna les talons et quitta l'appartement sans un mot de plus. Le claquement de ses talons s'estompa dans l'escalier, laissant derrière elle ce parfum de gardénia qui semblait déjà se dissiper, chassé par l'air frais qui entrait par la fenêtre entrouverte.

Le silence revint, mais il n'était plus tendu. Il était léger, presque aérien.

Arthur se tourna vers Elena. Elle l'observait, le souffle court, les joues légèrement rosies par l'adrénaline. Il s'approcha d'elle, posa ses mains sur ses hanches et l'attira contre lui.

— "La muse de la misère" ? murmura-t-il contre ses lèvres.

— J'ai trouvé que ça sonnait bien sur le moment, répondit-elle avec un sourire piquant.

Il plongea son visage dans son cou, respirant l'odeur de la vanille, du savon et de la peau chauffée par le soleil du matin. C'était une odeur de vérité. Une odeur de choix.

— Elle a raison sur un point, dit Elena en glissant ses doigts dans les cheveux d'Arthur. Le réel est dur. On n'a toujours pas de boulot pour ce soir.

— On a mieux que ça, répondit-il en relevant la tête. On a la liberté de rater. On a la liberté de recommencer. Et surtout...

Il l'embrassa, un baiser profond, possessif, qui balaya les derniers vestiges de la présence d'Éléonore. Une main de fer dans un gant de velours, une passion qui ne demandait l'avis de personne.

— ... on a toute la journée pour chercher, ajouta-t-il avec un clin d'œil.

L'Héritier de Rien se détacha doucement d'elle. Il se sentait plus léger, comme si une armure de plomb venait de tomber à ses pieds. La validation de sa famille avait été sa prison ; leur "pardon" aurait été sa condamnation à perpétuité.

Il ramassa les morceaux de papier déchirés sur le sol et les jeta à la poubelle sans un regard en arrière.

— Elena ?

— Oui ?

— On ne prend pas le chauffeur. On va prendre le bus. C'est moins cher, et il paraît qu'on y voit mieux le paysage.

Elle rit, un rire cristallin qui remplit l'espace, transformant ce modeste appartement en un palais de possibles. Le vide n'était plus un gouffre. C'était une toile blanche. Et

pour la première fois, Arthur tenait le pinceau.

# Chapitre 14

## L'Héritage du Cœur

### CHAPITRE : L'Héritage du Cœur

L'air à l'extérieur de l'appartement n'avait plus la même densité. Il ne sentait plus le renfermé des vieux dossiers ou le parfum stérile des halls de marbre. Il sentait l'asphalte mouillé par une averse passagère, le café brûlé au coin de la rue et cette odeur métallique, électrique, propre aux villes qui ne dorment jamais.

Arthur descendit les marches, une main dans la poche de son pantalon de costume — un vestige de son ancienne vie qu'il portait avec une désinvolture nouvelle — et l'autre fermement ancrée dans celle d'Elena.

— Tu es sûr pour le bus ? demanda-t-elle, un sourire en coin malicieux. Il n'y a pas de siège en cuir chauffant, et le chauffeur ne t'appellera pas « Monsieur le Président ».

Arthur s'arrêta sur le trottoir, la tirant doucement vers lui. Le vacarme de la circulation sembla s'estomper. Il fixa ses yeux dans les siens, ces yeux qui avaient été sa seule boussole dans la tempête des derniers mois.

— Le cuir me faisait transpirer, et « Monsieur le Président » était un titre pour un homme qui n'existait pas vraiment, répondit-il d'une voix basse, vibrante.

Aujourd'hui, je veux juste être l'homme qui essaie de ne pas rater son arrêt parce qu'il est trop occupé à regarder la femme qu'il aime.

Le bus 42 arriva dans un sifflement de freins hydrauliques. Ils montèrent, se faufilant entre une étudiante aux écouteurs vissés sur les oreilles et un vieil homme serrant son

journal. Arthur paya pour deux, un geste banal qui, pour lui, ressemblait à un rite d'initiation. Ils s'installèrent au fond, sur la banquette usée.

Le contact de l'épaule d'Elena contre la sienne était électrique. Dans le luxe feutré de ses anciennes berlines, il y avait toujours une distance, un vide rempli de silence poli. Ici, tout était proximité, frottement, vie.

— Regarde, dit-elle en désignant la vitre embuée.

La ville défilait. Les vitrines de luxe de l'avenue Montaigne cédaient la place à des bistrot de quartier, à des parcs où les enfants couraient sans se soucier du cours de la Bourse. Arthur observa son propre reflet dans le verre. Les traits de son visage, autrefois figés dans une rigidité de statue, s'étaient assouplis.

— Tu penses à quoi ? murmura Elena, ses doigts traçant des cercles invisibles sur le revers de sa veste.

— À la définition du succès, admit-il. Pendant trente ans, on m'a appris que le succès était une courbe ascendante. Un graphique. Si la ligne montait, tu étais quelqu'un. Si elle stagnait, tu n'étais qu'un encombrement.

Il tourna la tête vers elle, son regard brûlant d'une intensité nouvelle.

— Mais en te regardant rire tout à l'heure, j'ai compris que le succès, c'est le luxe de la vérité. C'est ne plus avoir à calculer l'impact de chaque mot sur le cours de l'action familiale. Notre héritage, Elena... ce n'est pas ce que mon père a laissé sur un compte bloqué. C'est ce qu'on va construire à partir de ce vide.

Elena posa sa tête sur son épaule. L'odeur de son shampoing — un mélange de vanille et de pluie — l'enveloppa.

— On est les héritiers de rien, Arthur. Et c'est la position la plus puissante du monde. On n'a rien à perdre, donc tout à gagner.

\*\*\*

Ils descendirent quelques arrêts plus loin, près du canal. Le soleil perçait enfin les nuages, jetant des reflets d'argent sur l'eau sombre. Ils marchèrent longtemps, sans but précis, savourant l'anonymat. Pour la première fois de sa vie, Arthur n'était pas "l'Héritier". Il était un homme parmi d'autres, et cette insignifiance était une drogue douce.

Ils finirent par s'installer à la terrasse d'un petit café dont les chaises en métal grinçaient sur le pavé. Pas de nappe blanche, pas de sommelier. Juste l'odeur du pain grillé et le brouhaha des conversations sincères.

— Parlons business, lança Elena avec un sérieux feint, tout en déchirant un croissant.

Arthur haussa un sourcil, s'amusant du jeu.

— Je t'écoute, associée. Quels sont nos objectifs pour le premier trimestre ?

— Numéro un : ne plus jamais porter de cravate, sauf si c'est pour m'attacher les mains, dit-elle avec un clin d'œil qui fit grimper la température d'un cran.

Arthur manqua de s'étouffer avec son expresso, un rire franc lui échappant. La tension entre eux, cette corde raide sur laquelle ils dansaient depuis leur rencontre, ne s'était pas évaporée avec leurs problèmes financiers. Elle s'était transformée. Elle n'était plus une lutte de pouvoir, mais une promesse de plaisir.

— Accepté, répondit-il, la voix soudain plus rauque. Et le numéro deux ?

— Numéro deux : redéfinir la rentabilité. À partir d'aujourd'hui, on ne compte plus en euros, mais en minutes de liberté. Si un projet nous bouffe notre âme, le ROI est négatif. On crée cette boîte de design dont on a parlé ? Quelque chose de petit, d'authentique. On travaille avec des gens qu'on apprécie. On reste... humains.

Arthur prit sa main sur la table. Ses doigts étaient rugueux, réels. Il se sentait vivant jusqu'au bout des ongles.

— L'authenticité est un marché de niche, Elena. Mais c'est le seul qui m'intéresse. Ma famille a passé des générations à ériger des murs de chiffres pour se protéger du monde. Moi, je veux construire des ponts. Je veux que chaque objet qu'on crée, chaque espace qu'on dessine, raconte une histoire. Pas une transaction.

Il se pencha vers elle, réduisant l'espace, ignorant les passants.

— Tu m'as sauvé de la pire des pauvretés, Elena. Celle qui porte un costume à cinq mille dollars mais qui ne ressent rien.

Elle plongea son regard dans le sien. La tendresse y luttait avec un désir brut.

— On va galérer, tu sais ? prévint-elle. On va devoir compter nos sous, on va douter. Il n'y aura plus de filet de sécurité. Plus de nom de famille pour ouvrir les portes closes.

— Je m'en fous des portes, dit-il en se levant pour l'entraîner vers un coin plus sombre, sous les arbres qui bordaient le canal. Je préfère escalader les murs avec toi que de recevoir les clés d'une prison dorée.

Il la plaqua doucement contre le tronc d'un marronnier. L'ombre des feuilles dansait sur son visage. La tension qui les habitait depuis le matin, ce mélange de soulagement et d'adrénaline, explosa.

Il l'embrassa avec une faim nouvelle, une urgence qui n'avait plus rien de la retenue aristocratique. C'était un baiser de possession mutuelle, de scellement de pacte. Ses mains s'égarèrent dans le dos d'Elena, cherchant la chaleur de sa peau sous son manteau, tandis qu'elle s'agrippait à ses épaules comme si elle craignait qu'il ne s'évapore.

— C'est ça, notre succès, murmura-t-il contre ses lèvres. Ne plus appartenir à personne d'autre qu'à nous-mêmes.

Elena s'écarta juste assez pour le regarder, le souffle court, les joues empourprées.

— Bienvenue dans ta nouvelle vie, Arthur. Elle est bordélique, incertaine et fauchée.

— Elle est parfaite, répondit-il.

Il se retourna un instant pour regarder, au loin, les tours de verre et d'acier du quartier d'affaires qui brillaient sous le soleil couchant. C'était là-bas qu'il était censé régner. C'était là-bas que son nom était gravé dans le marbre.

Il tourna le dos à l'horizon, ramassa le sac d'Elena, et l'entraîna vers la rue. Il ne restait rien du fils de la dynastie. Il ne restait qu'un homme, une femme, et l'immensité d'un avenir à inventer.

L'héritage était enfin transmis. Pas celui du sang, ni celui de l'argent.

Celui du cœur.

— Elena ?

— Oui ?

— On rentre à pied. J'ai envie de sentir chaque mètre de cette ville qui nous appartient

enfin.

Elle sourit, passa son bras sous le sien, et ensemble, ils s'enfoncèrent dans la foule, deux ombres parmi des millions, mais pour la première fois, totalement lumineuses.

# Chapitre 15

## L'Aube Nouvelle

### L'AUBE NOUVELLE

L'asphalte sous les semelles d'Arthur n'avait plus la même texture. Ce n'était plus une surface lisse destinée à être survolée en berline blindée, mais une matière vivante, rugueuse, parsemée de craquelures et de mégots écrasés. Chaque pas qu'il faisait à côté d'Elena résonnait dans sa cage thoracique comme un battement de tambour. Il se sentait lourd de sa nouvelle liberté, une pesanteur délicieuse, celle de l'homme qui n'a plus rien à perdre parce qu'il a enfin tout trouvé.

La ville changeait de visage à mesure qu'ils s'enfonçaient dans les quartiers populaires. Les reflets froids des tours de la Défense s'effaçaient au profit des néons grésillants des épicerie de nuit et des effluves de grailon qui s'échappaient des snacks.

— Tes chaussures à deux mille euros vont détester ce trottoir, Arthur, lança Elena, un sourire en coin.

Il baissa les yeux sur ses richelieus en cuir de veau, déjà marquées par la poussière du bitume.

— Elles n'ont jamais servi à marcher, de toute façon. Elles servaient à impressionner des gens que je n'aimais pas. Qu'elles crèvent en silence, ça leur fera les pieds.

Elle éclata d'un rire cristallin qui vint ricocher contre les murs de briques rouges. Ce rire, c'était le seul héritage qu'il voulait emporter.

Ils arrivèrent devant un immeuble dont la peinture s'écaillait comme une vieille peau. L'escalier sentait la cire bon marché et l'humidité, un parfum de vie brute, loin de l'odeur aseptisée et synthétique des halls de marbre qu'il avait fuis. Au quatrième étage, elle glissa la clé dans la serrure. Le clic du pêne sonna comme un verdict définitif.

L'appartement était minuscule. Un studio où le lit servait de canapé et où la cuisine se résumait à deux plaques électriques et un évier qui fuyait avec la régularité d'un métronome.

— Voilà le palais, dit-elle en posant son sac. C'est petit, c'est mal isolé, et le voisin du dessus joue de l'accordéon à des heures indues. Tu peux encore faire demi-tour. La limousine n'est probablement pas encore très loin.

Arthur ne répondit pas tout de suite. Il resta planté au milieu de la pièce, les mains dans les poches. Il ferma les yeux. Il écouta. Le ronronnement lointain du périphérique, le frisson du vent contre le simple vitrage, et surtout, le souffle d'Elena, juste là, à deux mètres de lui.

Il rouvrit les yeux et l'observa. Elle enlevait sa veste, révélant ses épaules frêles mais tendues par une force qui l'avait toujours fasciné. La lumière du réverbère d'en bas filtrait à travers les rideaux fins, dessinant des zébrures orangées sur son visage.

— Le silence est différent ici, murmura-t-il.

— Différent comment ?

— Dans mon appartement de l'avenue Montaigne, le silence était épais. C'était le silence d'un coffre-fort. Ici... on dirait que le monde respire avec nous.

Il s'approcha d'elle. La tension entre eux, cette électricité statique qui les liait depuis leur rencontre, ne s'était pas évaporée avec la perte de ses privilèges. Au contraire, elle semblait s'être purifiée. Sans le décorum, sans les enjeux de pouvoir, il ne restait que la peau, l'odeur de sa chevelure — un mélange sauvage de pluie et de vanille — et ce regard qui le mettait à nu.

— Tu es sûr de toi ? demanda-t-elle, sa voix tombant d'un octave. Demain, il faudra trouver un boulot. Un vrai. Tu vas avoir mal aux mains, Arthur. Tu vas découvrir ce que c'est que d'avoir peur de la fin du mois.

Il réduisit l'espace entre eux, ses doigts effleurant le revers de son poignet. Le contact fit courir une décharge le long de son échine.

— J'ai passé trente ans à avoir peur de décevoir un nom, de faire chuter une action, de ne pas être à la hauteur d'un fantôme. Avoir peur du loyer, c'est une peur de vivant. Je l'embrasse volontiers.

Il passa une main dans sa nuque, ses doigts s'emmêlant dans ses boucles brunes. Elle frémit, ses pupilles se dilatant jusqu'à dévorer l'iris.

— Tu es arrogant, même quand tu es fauché, souffla-t-elle.

— C'est mon seul capital restant. Tu ne vas pas me le retirer aussi ?

Elle sourit, mais ce fut un sourire de prédatrice, avant de se hisser sur la pointe des pieds pour écraser ses lèvres contre les siennes. C'était un baiser qui ne goûtait pas le luxe, mais le besoin. C'était un baiser de naufragés qui viennent de toucher terre. La langue d'Arthur chercha la sienne avec une urgence nouvelle, comme s'il devait réapprendre à goûter le monde à travers elle.

Ils se laissèrent tomber sur le matelas qui grimaça sous leur poids. Il n'y avait pas de

draps en soie, juste une couverture en laine qui grattait un peu, mais la chaleur qui émanait de leurs corps suffisait à incendier la pièce.

Plus tard, alors que la lune entamait sa descente derrière les toits de zinc, Arthur resta éveillé, le dos contre le mur froid, regardant Elena dormir. Elle avait une main posée sur son torse, comme pour s'assurer qu'il ne s'était pas volatilisé avec ses millions.

Il pensa à son père. Il imagina la fureur du vieil homme s'il pouvait le voir là, dans cette boîte à chaussures, sans un sou en poche, avec pour seul avenir une incertitude totale. Mais cette image ne provoqua en lui aucune douleur. Juste une immense compassion. Son père était mort riche et seul, entouré d'héritiers qui attendaient sa fin. Arthur, lui, était né ce soir, nu et libre.

Il se leva sans un bruit et s'approcha de la fenêtre. Au loin, très loin, il voyait encore le sommet de la tour de l'Empire familial. Elle brillait d'un éclat factice, une balise pour les âmes perdues dans l'ambition.

Il se rendit compte qu'il n'avait rien perdu. L'argent n'était qu'un bruit de fond qui l'empêchait d'entendre la musique. En renonçant à tout, il avait acquis la seule chose qui ne s'achète pas : la propriété de lui-même.

Elena bougea dans son sommeil, murmurant son nom. Il revint vers le lit, se glissa sous la couverture et l'attira contre lui. Elle se blottit dans le creux de son épaule, sa peau douce contre la sienne, un contraste saisissant avec la dureté du monde qui les attendait demain.

— Tu dors ? demanda-t-elle d'une voix ensommeillée.

— Non. Je savoure.

— Quoi ?

— Le fait d'être personne. C'est la chose la plus luxueuse que j'aie jamais ressentie.

Elle releva la tête, ses yeux brillant dans l'obscurité.

— Tu n'es pas personne, Arthur. Tu es l'homme qui a eu le courage de devenir rien. Et ça, ça fait de toi quelqu'un de sacrément dangereux.

Il rit doucement, un rire profond, ancré dans ses entrailles.

— On va en faire quoi, de ce danger ?

— On va inventer la suite, répondit-elle en posant sa tête sur son cœur. Page après page. Et crois-moi, l'auteur n'a pas prévu de nous faciliter la tâche.

— Tant mieux, dit-il en fermant les yeux. Je n'ai jamais aimé les histoires faciles.

Le premier rayon du soleil pointa enfin le bout de son nez, filtrant à travers la pollution et la grisaille parisienne. Ce n'était pas l'aube dorée des dépliants touristiques. C'était une lumière crue, honnête, qui révélait chaque défaut de l'appartement, chaque ride de fatigue, chaque incertitude.

Mais pour Arthur, c'était la plus belle lumière du monde. C'était l'Aube Nouvelle.

Il était l'héritier de rien.

Et pour la première fois de sa vie, il possédait l'univers entier.

Il resserra son étreinte sur Elena. Le combat allait être rude. Ils allaient galérer, compter leurs centimes, s'engueuler pour des factures impayées, douter parfois. Mais ils le feraient ensemble. Ils n'étaient plus des personnages dans le scénario d'une dynastie. Ils étaient les auteurs de leur propre tumulte.

— Elena ?

— Hum ?

— On commence par quoi, aujourd'hui ?

Elle se redressa, ses cheveux en bataille, un éclat de défi dans les yeux.

— Par un café dégueulasse. Et ensuite ? On va conquérir le monde. Mais cette fois, à notre façon.

Il sourit. Le monde n'avait qu'à bien se tenir. L'héritier était arrivé, et il n'avait rien d'autre que son cœur pour arme de destruction massive.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'Héritier de Rien"*

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)